

LA GENESE REALISTE DE GUSTAVE FLAUBERT

---

A Thesis

Presented to

The Committee on Graduate Studies

---

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

---

In partial fulfilment

Of the Requirements for the Degree

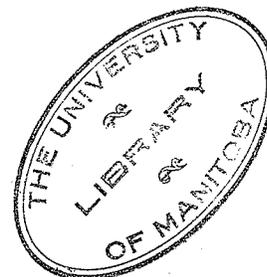
Of Master of Arts

---

By

Vera Fryer

April 1951



## TABLE DES MATIERES

CHAPITRES	PAGES
I Introduction.....	1
II Les Bases Romantiques.....	6
1. L'Hypertrophie de l'imagination.....	7
2. L'Hypertrophie de la sensibilité.....	11
3. Conclusions.....	19
III Les Commencements du Réalisme.....	21
1. L'Ennui.....	21
2. L'Obsession des choses affreuses.....	31
3. L'Analyse: le scepticisme: l'ironie.....	34
4. L'Objectivité: le style calculé.....	41
5. Conclusions.....	46
IV "Madame Bovary, c'est moi" .....	48
1. L'Echec de <u>Saint-Antoine</u> .....	48
2. Le Voyage en Orient.....	48
3. Confessions.....	53
V Du Réalisme de <u>Madame Bovary</u> au réalisme de <u>l'Education sentimentale</u> .....	57
1. L'Impersonnalité supprime le lyrisme.....	57
2. Le Traitement ironique de l'amour.....	67
3. Le Romantique satirisé.....	73
4. Haine de la bourgeoisie: critique des mœurs contemporaines.....	84
5. Conclusions.....	91
VI Epilogue.....	94
Bibliographie.....	98

## CHAPITRE PREMIER

### INTRODUCTION

Cette thèse se propose de suivre le développement du réalisme flaubertien depuis ses premières lueurs dans les Oeuvres de Jeunesse inédites jusqu'aux romans de l'âge mur: Madame Bovary, l'Education Sentimentale, et Bouvard et Pécuchet.

Voilà qui est assez simple, à première vue. Mais que veut dire le terme "réalisme", tel que les critiques et les romanciers du XIXe siècle en France l'entendaient? En voici quelques définitions:

"Réalisme...signifie, pour le vulgaire, non pas une méthode nouvelle de création, mais description minutieuse des accessoires."  
-Baudelaire, 1857, à propos de Madame Bovary.<sup>1</sup>

"(Réalisme)...L'Art sans idéal...la représentation de ce qui tombe sous les sens eux-mêmes."  
-Laprade, 1868; pp.485, 489, Sentiment de la nature chez les Modernes (Paris:Didier)<sup>2</sup>

Chez Sainte-Beuve, la réalité est synonyme de réalisme, mais l'idéal y est nécessaire:

"(Réalité), il te faut le style, en un mot.....Il te faut...le sentiment, un coin de sympathie, un rayon moral.....Il te faut encore ce qu'on appelle l'idéal enfin."<sup>3</sup>  
-Sainte-Beuve (1863), pp.137-138, Constitutionnel,

Voici l'opinion d'un critique peu favorable à Madame Bovary:

"Une protestation contre le vague dans le fond, et le

---

(1) Cité par B. Weinberg: French Realism: the Critical Reaction, 1830-1870. (New York: Modern Language Association of America, 1937.) P.133. (Cité de l'Artiste, à propos de Madame Bovary; p.106.)

(2) Weinberg: op. cit., page 127.

(3) Op. cit., p. 131.

nuage dans la forme...(c'est) le Réalisme."  
-Granier de Cassignac.<sup>1</sup>

Enfin, résumons les caractéristiques du réalisme, selon Weinberg:<sup>2</sup>

Essentiellement cette doctrine réclame la représentation "du vrai monde", où l'auteur doit pouvoir faire des observations vérifiables, impersonnelles, et analytiques. La vie et les moeurs contemporaines fournissent la meilleure matière réaliste: les personnages sont présentés sans l'interposition évidente de l'auteur. Les détails externes, minutieux et excessifs, remplacent l'idéal. Il y a un parti pris positiviste et sceptique: par conséquent, on trouve partout de l'indifférence morale, de la sensualité, de la fatalité, et une tendance à décrire la laideur et l'insignifiant.

Chez Flaubert, le réalisme se développe d'un romantisme foncier, héritage de son enfance et de sa jeunesse.<sup>3</sup> Ses lectures avides de Byron et de Victor Hugo lui apportaient l'influence de la grande école romantique; ainsi, ses oeuvres et sa correspondance de jeunesse sont marquées ineffaçablement de cette inspiration dominante. Cependant, à travers ces mêmes oeuvres on peut apercevoir des éclairs de cet esprit d'analyse, de ce besoin de

---

(1) Dans le Reveil de 16 janvier 1858: article critique, autrement pas très flatteur à Madame Bovary. Cité par Dumesnil dans La Publication de "Madame Bovary", p. 115. (Amien: Editions Malfère, 1928)

(2) Weinberg, op. cit., pp. 131-136, et pp. 194-198.

(3) Né en 1821, Flaubert imitait les drames de Hugo vers 1832, et écrivait des contes bien romantiques dans 1835. Voir Oeuvres de Jeunesse inédites; (Paris: Conard, 1910) t. 1. Voir aussi "Souvenirs Intimes" de Caroline de Commanville, Correspondance I, p. xiii: (Paris: Conard, 1927.)

clarté et de netteté, avec des traces de ce "bon sens" flaubertien qui caractérisent l'auteur de Madame Bovary.<sup>1</sup>

Le réalisme français qui apparaît chez Flaubert a pour caractéristiques l'analyse, l'objectivité, l'esprit critique et impersonnel. Il s'exprime dans un style froid, lucide, et objectif. L'étude des moeurs contemporaines est l'une de ses préoccupations principales, - comme chez les autres romanciers dits réalistes de cette époque, même de l'époque précédente : Stendhal, Balzac, Goncourt. Cependant, le réalisme de Flaubert n'est pas le réalisme de Balzac, - réalisme humanitaire et romantique, - ni de Zola, - réalisme réformateur. Car Flaubert, d'abord et toujours romantique, est devenu réaliste en gardant son romantisme d'enfance. Il n'a jamais perdu son amour du beau style, comme l'entendait l'école romantique. L'épithète rare, l'harmonie verbale, voilà pour lui les choses qui comptent. A vrai dire, il était réaliste esthétique. Il s'est étudié lui-même dans la plupart de ses personnages, qui sont tous des romantiques: Emma, Frédéric, Bouvard et Pécuchet, - fantômes du "Fou" de sa propre jeunesse. Anatomiste littéraire, il analyse son "moi" romantique à travers eux. Tous sont sortis des profondeurs de sa propre personnalité; tous ont laissé des traces dans sa vie, dans sa Correspondance, et dans ses Oeuvres de Jeunesse inédites.

Mais voici le paradoxe flaubertien: ces manifestations de

---

(1) Flaubert, Correspondance I, p. 433: sans date, et entièrement inédite: à Louise Colet: "Moi, je suis las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants. J'aime beaucoup le bon sens avant tout...."

son "moi", traitées avec sympathie dans les Oeuvres de Jeunesse inédites,<sup>1</sup> ont fourni matière à la satire de l'auteur des romans réalistes.<sup>2</sup> Il se sert d'elles pour attaquer le romantisme. Pourquoi? Est-ce que c'est une espèce de sadisme? Et à quel moment devient clair ce paradoxe? Car Flaubert est resté toujours romantique au fond; toujours les lectures romantiques lui ont offert du soulagement après le supplice de créer ses romans réalistes. Les années qui ont suivi l'échec de son Saint-Antoine romantique<sup>3</sup> étaient fertiles en tourments d'âme. Par un grand effort de volonté, il s'est imposé la nouvelle discipline réaliste, mais comme il a eu en horreur la laideur de la réalité! Comme il a détesté la bêtise bourgeoise! La Correspondance nous montre son travail acharné pour réussir à créer une espèce d'art en mariant le réalisme balzacien avec sa propre passion du "mot juste" et de la forme harmonieuse.<sup>4</sup> La satire qui distingue le réalisme de Flaubert résulte de cette lutte furieuse entre le romantique et une réalité banale qu'il méprisait.

Peu à peu, en rapprochant ses lettres et ses oeuvres de jeunesse, on peut donc reconnaître l'éveil de l'esprit réaliste

---

(1) R. Dumesnil, La Publication de "Madame Bovary": (Amiens: Editions Edgar Malfère;) surtout pp.9-17; p. 115. Voir les personnages romantiques de sa jeunesse: le Fou, Mazza, Jules et Henry.

(2) Voir Emma Bovary, Léon Dupuis, Frédéric, Bouvard et Pécuchet

(3) 1849 - Bertrand, dans la préface à la première Tentation de Saint-Antoine: "Les deux Saint-Antoine sont comme un raccourci à la vie intellectuelle de Flaubert."

(4) Correspondance III, p. 336: "On ne se lasse point de ce qui est bien écrit. Le style c'est la vie!....Ce que j'admire dans Boileau, c'est ce que j'admire dans Hugo....Il n'y a qu'un Beau...." (Le 7 septembre, 1853.)

de Flaubert, styliste par excellence. Le génie flaubertien<sup>1</sup> paraît: analyse, objectivité, étude de moeurs d'un ton bien pessimiste et satirique, impersonnalité presque classique, - voilà le réalisme de ce "romantique impénitent."<sup>2</sup>

---

(1) 1857: Sainte-Beuve, Causeries de lundi, xiii, p. 363: "M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel." Comparer Flaubert, Corres. III, p. 336-337.

(2) Dumesnil, La Publication de "Madame Bovary", pp. 16-17:

"....Flaubert n'est poète et romantique que dans le moment et dans la mesure nécessaires au sujet, mais sans les dépasser jamais. Je n'aperçois point qu'il y ait eu en lui lutte du romantique et du réaliste, ou du moins triomphe momentané de l'un ou de l'autre de ses "démons". Je ne vois dans son oeuvre, au contraire, qu'une juste et constante appropriation du style à son objet. Et c'est ce qui en fait le plus grand charme.

La clef du mystère - s'il y a dans ce 'cas' quelque chose de mystérieux - on la trouve aisément dans les pages de la Correspondance où Flaubert expose sa doctrine esthétique....Suivant son maître et ami, Théophile Gautier, il fait sienne la théorie de 'l'Art pour l'Art'...l'impassibilité de l'artiste, l' 'objectivisme' absolu.... Mais..il ne répudie nullement pour cela ses admirations passées... Entre ses oeuvres de jeunesse et cette Madame Bovary, qui marque le terme de ses années d'apprentissage et constitue son oeuvre de maîtrise, la différence la plus sensible vient de la stricte application de ses principes....Il ne varia plus jusqu'à la fin de sa vie."

## CHAPITRE DEUX

### LES BASES ROMANTIQUES

Pour mieux tracer la genèse réaliste de Flaubert, commençons par étudier sa jeunesse byronienne. D'après Maignon, il y a deux principes qui dominent la psychologie romantique: "l'hypertrophie de l'imagination et celle de la sensibilité."<sup>1</sup> Maignon cite Faguet, à propos de Flaubert:

Le fond du romantisme, c'est l'horreur de la réalité et le désir ardent d'y échapper...S'affranchir encore en s'en isolant et en se refermant dans le sanctuaire de la sensibilité personnelle: voilà le vrai fond du romantisme de tous les temps...(Le romantisme) c'est un appel à la liberté du rêve et une insurrection contre le réel.<sup>2</sup>

---

1. L. Maignon, Le Romantisme et les moeurs. (Paris: Champion, 1910.) Page 10.

2. Ibid., page 7. Voir pages 7-47; page 87, "Bourgeoisophobie"; page 96, l'isolement; pages 312-350, conséquences de l'hypertrophie de l'imagination. Comparer E. Seillière, Le Romantisme des Réalistes, à propos de la crise nerveuse de Flaubert en 1843: le mysticisme de la jeunesse de Flaubert, c'est un mysticisme esthétique qui le mène vers l'excès; résultat, hygiène physique défectueuse. Voir Correspondance I, page 147, 148:

"J'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature, avec accompagnement de maux de nerfs que je garde encore...La bonne chère m'est interdite, le vin m'est défendu: je suis un homme mort..." (En février, 1844.)

Voir Faguet, Flaubert: (Paris, Librairie Hachette et Cie., 1913:) page 28. Faguet continue, page 33:

"Si l'on veut comme mon intuition..., il me semble que le fond, chez Flaubert, était le romantisme. C'est ce qui domine en lui quand il s'abandonne, dans sa correspondance. C'est où il semble revenir avec plaisir et préférence. Des auteurs qu'il aime, c'est encore ceux chez qui l'imagination domine qu'il aime le plus. Quand il écrit un livre réaliste, il exprime le dégoût qu'il en éprouve avec plus d'énergie que quand il écrit un livre romantique; et, en écrivant le livre réaliste, il songe au livre romantique qu'il écrira ensuite, avec plus de plaisir, que, quand il écrit un livre romantique, il ne songe au livre réaliste qui viendra après. Oui, le fond est plutôt romantique."

## 1. L'Hypertrophie de l'imagination

Chez Flaubert, le goût de l'exotisme accompagne l'hypertrophie de l'imagination. Soit à travers l'espace, soit à travers le temps, cet exotisme est bien développé dès la jeunesse de Gustave. Il se révèle dans les titres de ses premiers ouvrages,<sup>1</sup> titres qui indiquent clairement les intérêts du collégien, avec son goût romantique pour les choses et les époques lointaines. En voici quelques exemples: La Peste à Florence (1836); San Pietro Ornano (1835?) et Mattéo Falcone (1835?), deux contes corses; Chevrin et le roi de Prusse: (1835?), Bibliomanie (1836), conte de Barcelone; La Main de fer, (1839), qui commence par: "C'était dans Saragosse, la ville espagnole aux souvenirs de l'Orient."<sup>2</sup> Il y a l'amour de l'antiquité, que nous retrouvons dans Rome et les Césars (1839)<sup>3</sup>, où Flaubert cherchait sa propre satisfaction en contemplant "la Rome impériale surtout...Néron,...ses amours de tigre et ses festins de géant."<sup>4</sup>

Quant aux horreurs gothiques, voir la Dernière Scène de la mort de Marguérite de Bourgogne (1835?), Le Moine de Chartreux (1835?) et la Mort du Duc de Guise (1835?). Evidemment, les

---

1. Oeuvres de Jeunesse inédites de Gustave Flaubert; (Paris; Conard, édition de 1910.)

2. Tous cités du Tome I, op. cit., pages 9-131. Dates: 183..., 1835-36, 1837, 1838. Exception: La Main de Fer, 1839, de Tome II.

3. Op. cit., t. II: "Tout tombait délabré, abîmé dans un immense dégoût;" après la conquête du monde, Rome s'enivra, s'endormit: p. 277. Comparer avec (4).

4. Ibid., t. I, p. 492, Mémoires d'un fou: oeuvre autobiographique; cf. Correspondance I, page 153 (1844): "Aussi j'admire Néron; c'est l'homme culminant du monde antique!"

aspirations romantiques du jeune homme étaient nourries de ses lectures: Byron, Werther, Hamlet, Roméo, et ainsi de suite. Voici sa propre confession: "Cette poésie géante...nous donne le vertige et nous fait tomber dans le gouffre sans fond de l'infini."<sup>1</sup>

Comme tous les romantiques de cette génération, donc, Flaubert permet à son esprit de s'envoler vers les paysages lointains, les temps anciens: "Le goût de l'exotisme, ...la haine de l'âge actuel, le désir d'être autre part, ...l'évocation du Moyen Age",<sup>2</sup> sont des symptômes du "mal du siècle" dont souffrait ce "fou" et tous les autres jeunes "fous" de l'époque entre 1832 et 1837.

Relisons les Mémoires d'un fou.<sup>3</sup> Voilà notre romantique qui rêve de l'Orient, des voyages au Sud, de "l'enivrement de gloire, des cris d'enthousiasme, du trépignement de la foule, quoi! de la vanité, du bruit, du néant..."<sup>4</sup> D'une façon quelconque, ce mal romantique, qui finit par un ennui épouvantable, touche partout la vie. Cet écho, qui hante les pages de Flaubert, précise l'avilissement triste de l'homme byronien:

"Enfant, j'ai rêvé l'amour; jeune homme, la gloire; homme, la tombe, ce dernier amour de ceux qui n'en ont plus."<sup>5</sup> Voyager, -

---

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, t. I: Mémoires d'un fou, page 496. 1838.

2. Maignon, Le Romantisme et les moeurs, pages 7, 9, 10, 16.

3. Flaubert, op. cit., pages 483-542.

4. Ibid., page 490.

5. Ibid., page 491-492.

s'engouer, - mourir, - c'est la vie romantique.

En outre, ce goût de l'Orient se développe. Ses tendances de voyager mènent Flaubert vers la Corse, et vers la littérature qui s'inspire des pays lointains. Eloigné de ses "Bourgeois" rouennais, il écrit de Milan à son ami Le Poittevin:

Pense à ce que peut être pour toi une grande course en Orient...Je rumine toujours mon conte oriental, que j'écrirai l'hiver prochain, et il m'est venu depuis quelques jours l'idée d'un drame...sur un épisode de la guerre de Corse que j'ai lu dans l'histoire de Gênes. J'ai vu un tableau de Breughel représentant la Tentation de Saint-Antoine, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la Tentation de Saint-Antoine....<sup>1</sup>

Toujours les rêves romantiques des lieux lointains le hantent.

La Correspondance de septembre à octobre, 1840, à sa soeur Caroline,<sup>2a</sup> nous a déjà fait voir l'ennui romantique et les désillusions que Flaubert a éprouvées en examinant la Corse de près. Néanmoins, de loin, ce pays-là est redevenu le paradis enchanteur que Flaubert y était allé chercher.<sup>2b</sup> Alors, en janvier 1841 il écrit:

Après (avoir fait mon droit), il se pourra bien faire que je m'en aille me faire Turc en Turquie, ou muletier en Espagne, ou conducteur de chameaux en Egypte. Je me suis toujours senti de la propension pour ce genre d'être.<sup>3</sup>

---

1. Corres. I, p. 173; le 13 mai, 1845.

2.(a) Corres. I, pages 71-75. (1840.)

(b) Ibid., page 102: "Ah! je veux m'en aller dans mon île de Corse." (1842.)

3. Corres. I, p. 78. Voir Maigron, op. cit., p.14: "Oriental le pauvre grand Flaubert...le resta toute sa vie."

Voir Corres. III, p. 317: "Je pense à l'Inde, à la Chine, à mon conte oriental...J'éprouve le besoin d'épopées gigantesques." (août, 1853.)

Il chante toujours:

Où est mon rivage de Fontarabie où le sable est d'or,  
où la mer est bleue, les maisons sont noires, les  
oiseaux chantent dans les ruines...Vive le soleil,  
vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les  
nacelles avec des banderoles, les pavillons frais  
pavés de marbre où les lambris exhalent l'amour. O si  
j'avais une tente faite de joncs et de bambous au bord  
du Gange, comme j'écouterais toute la nuit le bruit du  
courant dans les roseaux, le roucoulement des oiseaux  
qui perchent sur des arbres jaunes...Mais est-ce que  
jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de  
Syrie?...Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées  
où les hyènes glapissent, nichées sous les momies des  
rois, quand le soir arrive à l'heure où les chameaux  
s'assoient près des citernes?....<sup>1</sup>

Flaubert a fait enfin son voyage en Egypte, en 1849-1851;  
mais l'expérience, tout en le rendant las et embêté,<sup>2</sup> ne l'a  
pas guéri tout entièrement de ses rêvasseries romantiques.

Lisons une lettre de 1851:

J'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé,  
car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller  
aux Indes, de me perdre dans les pampas de  
l'Amérique et d'aller au Soudan voir la chasse  
aux nègres et aux éléphants.<sup>3</sup>

Rapprochons cette citation de Novembre, 1842:

Oh! l'Inde! l'Inde surtout!...la Chine...un canot  
de bois de cèdre, un canot allongé, dont les avirons  
minces ont l'air de plumes...Emportez-moi, tempêtes  
du Nouveau Monde...Norvège...Sibérie...oh! voyager,  
voyager, ne jamais s'arrêter, et dans cette valse  
immense, tout voir apparaître et passer, jusqu'à ce

---

1. Correspondance I, p. 101: Rouen, 15 mars 1842. Voir  
p. xxxv, "Souvenirs intimes" de Caroline Commanville, Corres-  
pondance I: la nature de Gustave Flaubert: ses regrets.

2. Flaubert, Notes de Voyage: (Paris: Conard, 1926.) I:  
p. 185. (1849.) D'Ipsamboul: "Réflexion: les temples égyptiens  
m'embêtent profondément. Est-ce que ça va devenir comme les  
églises en Bretagne, comme les cascades dans les Pyrénées?  
O la nécessité!...."

3. Correspondance II, avril 1851: p. 309; après son retour  
en Europe.

que le sang jaillisse!<sup>1</sup>

Flaubert rêvait donc "la mer, les lointains voyages, les amours, les triomphes, toutes choses avortées dans (son) existence, cadavres avant d'avoir vécu",<sup>2</sup> - c'étaient des désirs qui devaient le hanter pendant toute sa vie. Il ne s'en est jamais tout à fait émancipé; même chez le grand réaliste de Madame Bovary et de l'Education Sentimentale, nous retrouvons les traces de ces rêvasseries et de ces extases du jeune romantique de Novembre et des Mémoires d'un fou.

## 2. L'hypertrophie de la sensibilité

L'hypertrophie de la sensibilité s'allie à celle de l'imagination. Chez Flaubert, comme chez les autres romantiques, voici la source de cette misanthropie et de cette haine de la vie bourgeoise<sup>3</sup> qui caractérisent leur "mal du siècle". L'hypertrophie de la sensibilité est l'une des caractéristiques dominatrices de l'oeuvre de Flaubert.

---

1. Novembre, dans Oeuvres de Jeunesse inédites, II, pp.240-241. Rapprocher Corres. II, p. 309: "De toutes les débauches possibles, le voyage est la plus grande que je sache; c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres...On s'embête parfois, c'est vrai; mais on jouit démesurément aussi...."

2. Op. cit., I, Mémoires d'un fou, p. 502.

3. Voir les Oeuvres de Jeunesse inédites, II, page 2, "Les Arts et le Commerce": critique amère, 1839, de l'industrialisme et du commerce bourgeois: "Laissez-moi pleurer au théâtre, laissez-moi écouter Mozart, regarder Raphaël, contempler tout un jour les vagues de l'Océan! Laissez-moi mes rêveries, ma futilité, mes idées creuses; votre bon sens m'assomme, votre positif me fait horreur." Ibid., p.5: "Les poètes sont comme les statues qu'on retrouve dans les ruines;...on les retrouve intactes au milieu d'une poussière qui n'a plus de nom; tout a

Dès l'âge de dix ans, au collège de Rouen, Gustave était marqué de ces sentiments romantiques. "Dès lors," dit-il, "J'étais un fou." Et en parlant de ses camarades et du "pédagogue": "Les imbéciles! eux, rire de moi! eux, si faibles,

---

continué de page 11.

péri, eux seuls durent."

Voir ibid., p. 237, Novembre: (1839)-

"Pour se faire estimer, il ne faut montrer que les côtés les plus laids, c'est le moyen d'être au niveau commun..."

Voir ibid., "La Dernière Heure", p. 270: (1839)-

"J'ai éprouvé de bonne heure un profond dégoût des hommes, dès que j'ai été mis en contact avec eux. Dès 12 ans on me plaça dans un collège: là, j'y vis le raccourci du monde, ses vices en miniature, ses germes de ridicule, ses petites passions, ses petites coteries, sa petite cruauté; j'y vis le triomphe de la force...je vis des défauts qui devaient plus tard être des vices...qui seraient des crimes, et des enfants qui seraient des hommes...." (Inachevé) Comparer "Mémoires d'un fou," op.cit., t. I, page 490: misanthropie et pessimisme.

Voir la Correspondance I, pages 152-153, le 7 juin 1844, à Chevalier:

"Je viens de voir la mer et je suis rentré dans ma stupide ville: voilà pourquoi je suis plus embêté que jamais. La contemplation des belles choses rend toujours triste pour un certain temps. On dirait que nous ne sommes faits que pour supporter une certaine dose de beau; un peu plus nous fatigue. Voilà pourquoi les natures médiocres préfèrent la vue d'un fleuve à celle de l'Océan...Ne confonds pas, du reste, le bâillement du bourgeois devant Homère, avec la méditation profonde...qui arrive au coeur du poète..."

Ibid., p. 11, le 11 septembre 1833: "Louis-Philippe est maintenant avec sa famille dans la ville qui vit naïtre Corneille. Que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné! Courir pour un roi..." etc.

Ibid., p. 109, le 3 juillet 1842, à sa soeur: "J'ai été deux fois déjà aux écoles de natation. J'ai haussé les épaules de pitié. Tous crétins! une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fût digne seulement de me regarder nager!"

si communs, au cerveau si étroit; moi, dont l'esprit se noyait sur les limites de la création, qui étais perdu dans tous les mondes de la poésie, qui me sentais plus grand qu'eux tous."<sup>1</sup>

D'ailleurs, dès son premier ouvrage les résultats de ses lectures romantiques se font voir: lui, écrivain âgé de dix ou onze ans à peu près, - raconte son "Voyage en enfer":<sup>2</sup>

Satan l'a mené voir son royaume, - le monde, - l'Europe! Il y avait "des sages; ceux-là étaient les plus fous." On notait

la guerre qui moissonne les hommes; ...des prêtres qui trahissaient les fidèles; ...un roi qui avait les yeux bandés (la courtisane favorite gouvernait la France.) En revanche, le poète, géant, jeune, fier, vigoureux, avait une taille d'Hercule, une tête de poète et des bras d'or; il s'appuyait sur son énorme massue que le bâton tortueux (le pédantisme) d'un autre géant avait pourtant abîmée; la massue, c'était la raison.... La Vérité était un pauvre homme en guenilles.... ce vieillard assis au pied d'une colonne.... paraissait comme la fourmi au pied de la pyramide. Et il regarda les hommes longtemps, tous les regardèrent en dédain et en pitié, et il les maudit tous.... Montre-moi ton royaume? dis-je à Satan.

-Le voilà!

-Comment donc?

Et Satan me répondit:

-C'est que le monde, c'est l'enfer.

Rapprochons ces passages quelques citations de la Correspondance:

J'ai rêvé la gloire quand j'étais tout enfant, et maintenant (à l'âge de dix-huit ans) je n'ai même plus l'orgueil de la médiocrité. Bien des gens y verront un progrès; moi, j'y vois une perte.

---

1. Flaubert, Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, p. 490, "Mémoires d'un fou."

2. Flaubert, op. cit., pp.4 - 6. Datée 1832, à peu près.

3. Correspondance I, pp. 53-54, 1839.

Chaque jour quelqu'astre s'en va; hier c'était Dieu, aujourd'hui l'amour, demain l'Art. Dans cent ans, dans un an peut-être, il faudra que tout ce qui est beau, que tout ce qui est poète enfin, se coupe le cou de désœuvrement ou aille se faire renégat en Turquie.<sup>1</sup>

Citons encore une fois ce mot épigrammatique de Flaubert:

Enfant, j'ai rêvé l'amour; jeune homme, la gloire; homme, la tombe, ce dernier amour de ceux qui n'en ont plus.<sup>2</sup>

L'amour, la gloire, la tombe, - mais où se trouve l'idéal?

Pour Flaubert, l'Art devient cet astre. Et comme l'Art de Ronsard et de la Pléiade,<sup>3</sup> cet idéal appartient à l'élite, aux âmes sympathiques qui ont éprouvé l'orgueil des Muses.

Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de t'enfermer dans l'Art et de compter pour rien tout le reste; l'orgueil remplace tout quand il est assis sur une large base.... Je ne regrette ... ni la richesse, ni l'amour ni la chair.... J'ai dit à la vie pratique un irrévocable adieu.<sup>4</sup>

Chez Flaubert, donc, l'hypertrophie de la sensibilité est la source de tout ce qui est devenu plus tard la base de ses romans réalistes: surtout la misanthropie, l'orgueil de l'Artiste, et l'amour de l'Art pour l'Art. Au commencement de Madame Bovary, en automne 1851, il fera cette confession à Maxime Du Camp, à propos du roman:

---

1. Correspondance I, pp. 85-86, 1841.

2. Oeuvres de Jeunesse inédites, p. 492, 1838. "Mémoires d'un fou." Voir p. 8, Supra.

3. Correspondance I, page 116, 1842: "Quel homme que ce Ronsard!" Ibid., page 145: "Mon grand et beau Ronsard, pour lequel je ne suis pas le seul qui nourrisse une religion particulière." Voir aussi Corres. II, pp. 368-369; Corres. III, page 18 - Ronsard plus grand que Virgile et vaut Goethe; le seul écrivain français qui ait été simplement un poète. (Conard.)

4. Correspondance I, page 172: Milan, le 13 mai 1845. A Alfred Le Poittevin.

Ce qui me révolte c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres.<sup>1</sup> ...J'ai la vie en haine.... Peu d'hommes ont eu moins de femmes que moi. C'est la punition de cette beauté plastique qu'admire Théo (Gautier), et si je reste inédit, ce sera la châtiment de toutes les cour-  
onnes que je me suis tressées dans ma primevère.... Il y a des moments où je crois même que j'ai tort de vouloir faire un livre raisonnable et de ne pas m'abandonner à tous les lyrismes, violences ... qui me viendraient.... Qui sait si au bout de quatre ans je ne serais pas devenu un crétin. J'aurais donc un autre but que l'Art même? Seul, il m'a suffi jusqu'à présent, et, s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse.<sup>2</sup>

En outre, Flaubert n'a pas échappé aux amours passionnées de la jeunesse. Il y en avait plusieurs, mais son amour pour Madame Elisa Foucault Schlésinger, épouse d'un homme d'affaires<sup>3</sup> assez grossier, a survécu aux autres, malgré sa lettre à Louise Colet en octobre, 1846:

Je n'ai qu'une passion véritable.... J'avais à peine quinze ans; ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là, après plusieurs années, j'ai eu mal à la reconnaître.... Je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré: Est-il possible que j'aie vécu là?<sup>4</sup>

Mais Louise Colet, l'amante jalouse et "la Muse" peu douée

---

1. L'idée de ce roman est venu de Maxime Du Camp et de Bouilhet. Voir R. Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary', page 35.

2. Correspondance II, pp. 321-322; le 21 octobre, 1851.

3. Editeur de musique. Voir note, page 127, Correspondance IV. (Conard.) Voir aussi Piaget Shanks, Flaubert's Youth: 1821-1845: (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1927.) Voir R. Dumesnil, Gustave Flaubert, l'homme et l'oeuvre: (Paris, Desclée de Brouwer et Cie., 1932,) pp. 142-173.

4. Correspondance I, le 8 octobre 1846, à Louise Colet. Voir aussi Oeuvres de Jeunesse inédites, t. I, p. 504 (1839); Corres. III, p. 308 (1853): "les fantômes de Trouville", - y compris Madame Schlésinger.

de savoir faire, avait raison de se méfier de ce fantôme du passé. Ses plaintes jalouses qui commencent dès l'automne de 1846, ont tiré de Flaubert cette réponse caractéristique:

Mets un peu la tête dans tes mains, ne pense pas à toi, mais à moi,... usé par quinze à dix-huit ans de travail acharné, plus plein d'expérience que toutes les académies morales du monde quant à tout ce qui touche les passions.... Ne sens-tu pas qu'il y a dans la vie quelque chose de plus élevé que le bonheur, que l'amour et que la Religion, parce qu'il prend sa source dans un ordre impersonnel... je veux dire, l'Idée? C'est par là qu'on s'aime, quant on vit par là. J'ai toujours essayé... de faire de toi un hermaprodite sublime.<sup>1</sup>

Or la "pauvre chère Louise", qui ne comprenait rien sauf sa propre passion très personnelle et très charnelle, ne connaissait pas ce jeune Flaubert qui avait écrit dans Novembre à propos d'une fille de joie appelée "Marie":

J'avais plus envie de l'amour que de la volupté ... je fuyais la société des femmes, et j'éprouvais devant elles un plaisir délicieux.... J'ai peur de n'aimer qu'une conception de mon esprit et de ne chérir en elle que l'amour qu'elle m'avait fait rêver.<sup>2</sup>

C'était Flaubert, homme de trente ans à peu près, qui écrivit:

Une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.) et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis!<sup>3</sup>

---

1. Correspondance IV, presque la dernière lettre à Louise, après une correspondance qui a duré huit ans; la rupture est arrivée après avril, 1854. Pages 57-58. Voir aussi pages 60-63, ibid.

2. Novembre: Oeuvres de Jeunesse inédites, t. II, page 238. 1842.

3. Correspondance IV, page 59; à Louise Colet. 1854.

Et Louise ignorait peut-être que l'amour qui occupait pour jamais le coeur de son "monstre" était une passion "de quelque chose d'analogue à ce que les psychoanalystes appellent le complexe maternel"<sup>1</sup>; que cette première "grande passion" pour la jeune femme rencontrée à Trouville, la "Maria" des Mémoires d'un fou, se développa de la vue de cette Maria allaitant son enfant<sup>2</sup>; que sa beauté maternelle ressemblait bien à celle d'un ange<sup>3</sup> pour le jeune Flaubert. Surtout, Louise ne pouvait savoir que l'incident de la pelisse rouge de "Maria" Schlésinger, - une pelisse rouge avec des raies noires, ramassée romantiquement par le "fou" dès leur première rencontre, - servirait à introduire la belle Madame Marie Arnoux dans l'Education Sentimentale<sup>4</sup>; et que la triste jeunesse romantique de cette Elisa Schlésinger serait à jamais l'idylle du coeur sensible de Gustave.

Il voyagea, il eut d'autres amours, il s'étourdit, se saoula de paysages, de ruines, de littérature. Mais partout, ...le cher fantôme l'avait suivi. Mais auprès de toutes les femmes, dans les bras de toutes les maîtresses, il avait rêvé de l'autre, de celle qu'il n'avait point possédée, mais qui

---

1. Thibaudet, Gustave Flaubert. (Paris: Plon-Nourrit et Cie., 1922.) Page 39.

2. Mémoires d'un fou: Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, pp. 509-510.

3. Ibid., page 510.

4. Flaubert: op.cit., édition de 1869, pp. 8-9. Voir Dumesnil, 'L'Education Sentimentale' de Gustave Flaubert, 1869: (Paris: Malfère, 1936.) P.41. Dumesnil dit, en outre, d'Emilie Renaud de la Première Education Sentimentale (1845), et de Marie Arnoux de la seconde: "Malgré l'énorme différence apparente des deux personnages, (elles) ne sont que deux épreuves d'une même image gravée dans la mémoire de Flaubert, - l'image d'Elisa."

lui avait donné bien plus qu'il obtiendrait  
jamais d'aucune.<sup>1</sup>

Il faut mentionner un autre conte des juvenilia, Passion  
et Vertu, (1837)<sup>2</sup> comme expression importante du romantisme

---

1. Dumesnil, op. cit., page 68. La fin de l'Education (1869) résumera ainsi la vie de Frédéric: voir l'Education Sentimentale, édition définitive de 1869. (Paris: Bibliothèque-Charpentier, 1912.) pp. 510-511.

Voir Correspondance IV, page 127, le 2 octobre 1856: note qui rapproche Mémoires d'un fou, p. 510, en montrant le caractère autobiographique des Mémoires.

Voir Corres. I, page 133, note 2; Corres. IV, 1856, note: Mme. Schlésinger est le prototype de Mme. Arnoux de l'Education Sentimentale (1869). Cette lettre, à Mme. Schlésinger, révèle une amitié très contenue mais sincère.

Voir la dernière lettre à Madame Schlésinger: Corres. VI, pp. 427-428, le 5 octobre 1872:

"Ma vieille Amie, ma vieille Tendresse. Je ne peux pas voir votre écriture sans être remué.... J'aimerais tant à vous recevoir chez moi, à vous faire coucher dans la chambre de ma mère! (Madame Flaubert est morte en avril, 1872.) ...Je rêve sur le passé - car je suis un vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre! - Oui, la vôtre. O pauvre Trouville! ...Ecrivons-nous de temps à autre, ...pour savoir que nous vivons encore - Adieu, et toujours à vous."

Voir Dumesnil, op. cit., page 59:

Maria, Madame Renaud, Madame Arnoux, Madame Bovary, - ce sont "l'apparition; ...le modèle qu'il peindra sans cesse, sous des parures diverses, mais toujours avec amour: dans les Mémoires d'un fou, elle est épouse et mère, comme elle sera dans l'Education Sentimentale en sa version définitive; elle est courtisane dans Novembre, mais non moins noble de sentiments, malgré l'objection de son état, et cette Maria avilie a, comme l'autre, 'cette même splendeur de la peau brune, cette même séduction de la taille, cette même finesse des doigts'; elle est Emilie Renaud de la première Education Sentimentale, l'ébauche de 1845 - où l'auteur se délivre (pas pour longtemps) de l'ensorcellement, en imaginant et en racontant le roman qu'il eût souhaité vivre avec elle, en abolissant tout ce qui la séparait de lui, devoirs, contraintes, familles - il y a beaucoup d'elle, du moins de ses traits physiques, dans Emma Bovary."

2. Oeuvres de Jeunesse inédites, t. i, pp. 241-275.

foncier de Flaubert. Cette petite histoire se trouvera dans Chapitre Trois qui suit<sup>1</sup>; il suffit de remarquer ici que c'est une oeuvre ultra-romantique. Flaubert y raconte la tragédie de Mazza Willers, héroïne qui souffre d'une "grande passion", se laisse séduire, empoisonne son mari et ses enfants pour se libérer du joug conjugal, et enfin se suicide après une désillusion amère. L'hypertrophie de l'imagination et celle de la sensibilité se révèlent clairement dans cette oeuvre. Seulement, les égarements de Mazza, qui ressemblent tout à fait à ceux d'Emma Bovary, ne sont pas traités satiriquement. Le Flaubert de 1837 ne voyait pas encore les ridicules du romantisme: Mazza est une héroïne dans le grand style romantique, une soeur de Doña Sol et de Lélia; et sa passion et sa mort n'ont rien de la mesquinerie qui marquera, vingt ans plus tard, les désirs, les aspirations, même le destin d'Emma Bovary.

### 3. Conclusions

Voilà donc les origines romantiques des oeuvres dites réalistes de Flaubert. Dès sa jeunesse à Rouen, il a pris en grippe la bêtise et la médiocrité bourgeoises. Enchanté des oeuvres romantiques qu'il lisait depuis son enfance, il a lâché la bride à son imagination déjà très avide. Par conséquent, il est devenu victime des deux maladies caractéristiques du romantisme - hypertrophie de l'imagination et hypertrophie de la sensibilité. Les Oeuvres de Jeunesse inédites constituent, à cet égard, un document de tout premier ordre. Pourtant, on remarque

---

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, t. I, pp. 24-26.

ça et là dans ces mêmes Oeuvres quelques indications d'un changement à venir: mécontentement croissant des passions romantiques, surtout après 1845; ennui romantique qui se joint de plus en plus à un esprit d'analyse qui est déjà tout réaliste. Il y a aussi une aspiration ardente vers l'idéal, - aspiration qui distinguera plus tard le "moine de lettres" de Croisset, quand sa propre "éducation sentimentale" sera finie.

Bien entendu, on verra le romantisme et le réalisme "comme les deux doigts de la main" à travers les romans qui suivront. Il faudra seulement se rappeler que Flaubert s'est consacré à la poursuite d'un idéal: la création d'un style presque classique, pour immortaliser la bêtise bourgeoise et la réalité de la vie contemporaine, pour faire des chefs-d'oeuvre à rivaliser avec et même à remplacer ceux de l'Ecole Romantique.

## CHAPITRE TROIS

### LES COMMENCEMENTS DU RÉALISME

Les tendances romantiques qui abondent dans les oeuvres de jeunesse de Flaubert contiennent les germes du réalisme. C'est de l'hypertrophie de l'imagination et de celle de la sensibilité que lui vient l'ennui, symptôme ultra-romantique qui le mènera à l'obsession des choses affreuses, à la satire des moeurs bourgeoises, au pessimisme, et enfin au réalisme objectif de Madame Bovary.

#### 1. L'Ennui

"Cet ennui moderne...ronge l'homme dans les entrailles et d'un être intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense."<sup>1</sup>

C'était à peu près son propre cas: chez Flaubert, l'ombre marchait, le fantôme pensait, vers son Art idéal. Cette lettre-ci, de 1844, nous montre les pérégrinations romantiques qui aboutiront, après le travail acharné des années 1851 à 1856, au style magnifique de Madame Bovary. Continuons:

J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, au muscle saillant, à la peau bistrée: j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles, comme celles de Lamartine, fort souvent... Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet, ce sont Montaigne, Rabelais ... L'ennui...est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais jours, comme aujourd'hui.<sup>2</sup>

---

1. Correspondance I, le 7 juin 1844. pp. 151, 152.  
A Louis de Cormenin.

2. Ibid., page 153.

Voici de nouvelles tendances littéraires, accompagnant l'ennui romantique de Flaubert. Ensuite, il fait l'éloge de Rabelais et de Montaigne, tout en avouant son admiration pour le style clair et fort. Citons une lettre de 1846, à Louise Colet:

Je suis triste, je m'ennuie, je m'embête...  
Je comprends bien combien je dois te paraître  
...fou, égoïste ou dur; mais rien de tout  
cela n'est ma faute. Si tu as bien écouté  
Novembre, tu as dû deviner mille choses  
indiciales qui expliquent peut-être ce que  
je suis. Mais cet âge-là est passé, cette  
oeuvre a été la clôture de ma jeunesse...  
Je suis né ennuyé; c'est la lèpre qui me  
ronge. Je m'ennuie de la vie, de moi, des  
autres, de tout. A force de volonté, j'ai  
fini par prendre l'habitude du travail; mais  
quand je l'ai interrompu, tout mon embêtement  
revient.<sup>1</sup>

Et de la même époque, à la même Louise:

Quand ma soeur est morte, je l'ai veillée la  
nuit... Je lisais du Montaigne, et mes yeux  
allaient du livre au cadavre...et je me disais,  
en contemplant tout cela, que les formes  
passaient, que l'idée seule restait, et j'avais  
des tressaillements d'enthousiasme à des coins  
de phrases de l'écrivain... Donc je me console  
à peu près de tout en regardant les étoiles, et  
j'ai pour la vie une apathie si insurmontable  
que ça m'ennuie de manger, même quand j'ai faim.  
Il en est de même pour tout le reste... Ce coeur  
où ont cuvé dans la solitude, les passions, les  
fantaisies et les rêves d'un autre monde,...  
toujours il aura la froide odeur de tout ce  
qu'on y a mangé autrefois.<sup>2</sup>

L'esprit critique de Flaubert, né des excès littéraires du romantisme, devient de plus en plus manifeste. Cet esprit, nourri, sans doute, de ses lectures en été, 1844,<sup>3</sup> remplacera

---

1. Correspondance I, le 2 décembre 1846, à Louise Colet (entièrement inédite), pp.409-410.

2. Correspondance II, sans date, mais en décembre 1846 à peu près; à la même, (entièrement inédite), pp. 3-4.

3. Supra, page 20.

l'ennui par la satire; le "bon sens" extirpera le lyrisme, trop souvent assez banal, de ses oeuvres de jeunesse.<sup>1</sup>

La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout... Tu m'as cru jeune et je suis vieux... Alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres, et j'ai un dégoût de moi-même inouï... Le bon sens m'a poussé tard... Aussi est-il problématique que jamais le public jouisse d'une seule ligne de moi...avant dix ans au moins.<sup>2</sup>

Je me suis ennuyé aujourd'hui d'une façon terrible. Quelle belle chose que la province et le chic des rentiers qui l'habitent! On vous parle du Juif Errant et de la Polka, des impôts et de l'amélioration des routes, et le voisin a une importance!<sup>3</sup>

Ces citations-là sont les précurseurs de la satire et de la misanthropie de Flaubert, auteur réaliste.

Enfin, notons la critique de lui-même, à cette époque-là:

---

1. Correspondance I, page 433: entièrement inédite et sans date. A Louise Colet: "Moi, je suis las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieuses et des désespoirs hurlants. J'aime beaucoup le bon sens avant tout." Probablement à la fin de décembre, 1846.

2. Correspondance I, le 9 août 1846, à Louise Colet: pp. 230-233. Prophétie précise: la Bovary se publiera en automne, 1856.

Voir ibid., page 232: "Travaille, aime l'Art. De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur... L'Idée seule est éternelle et nécessaire."

3. Correspondance I, page 163: le 2 avril 1845, à Alfred Le Poittevin. Noter ici l'orgueil romantique qui s'allie avec l'ennui:

"Le bourgeois dirait: Vous aurez là une grande désillusion (au sujet de Mme Foucaud, à Marseille.) Mais j'ai rarement éprouvé des désillusions. Quelle plate bêtise de toujours vanter le mensonge et de dire: la poésie vit d'illusions! Comme si la désillusion n'était pas cent fois plus poétique par elle-même!"

Qu'il y a longtemps déjà que mon coeur a des volets fermés, ses marches désertes, hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre! ...Il me manque ce qui me manque pour tout ce qui n'est pas l'Art: âpreté. Et d'ailleurs j'ai un dégoût extrême à revenir sur mon passé cependant que ma curiosité impitoyable demande à tout creuser et à fouiller jusqu'aux dernières vases.\*

Le mécontentement de Flaubert, en prenant racine dans son ennui romantique, poussera et fleurira enfin, comme son Art impersonnel et réaliste, après les voyages en Bretagne et en Orient.<sup>2</sup>

---

1. Correspondance I, page 166. Fin avril, 1845. A Alfred Le Poittevin.

2. Shanks, Flaubert's Youth: page 240:

"The reaction finally came when he noticed that his moments of aesthetic delight were followed by nervous depression: 'for all your travelling, you get no gaiety from it.'"

Voyage en Bretagne: 1847.

Voyage en Orient: 1849 à 1851.

Voir Correspondance II, pp. 288-290. Patras, le 9 février 1851; à sa mère: "La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse, quand on la considère de près.

Ibid., pages 301-302: "Que le voyageur est un sot! ...Le lorgnon sur l'oeil, on fait le tour des galeries au petit trot." Voir aussi Thibaudet, Gustave Flaubert, page 249.

Voir surtout la crise flaubertienne, cette "maladie des nerfs" laquelle lui a duré deux ans (1844 à 1846, à peu près). Flaubert en écrit à Louise Colet, en août 1846: Correspondance I, pp.229-230:

"Ma jeunesse est passée. La maladie de nerfs...en a été la conclusion, la fermeture, le résultat logique... Puis tout s'était rétabli; j'avais vu clair dans les choses, et dans moi-même, ce qui est plus rare... La déplorable manie de l'analyse m'épuise."

Comparer: Correspondance II, novembre 1851, à Louise Colet: page 327:

"Nous étions, il y a quelques années, en province, une pléiade de jeunes drôles... Nous tournions entre la folie et le suicide. Il y en a qui se sont tués, d'autres qui sont morts dans leur lit,

Or cet ennui, symptôme du "mal du siècle", nous a donné une oeuvre assez intéressante dès la jeunesse de Flaubert. C'est le conte Passion et Vertu,<sup>1</sup> dont il a déjà été question.<sup>2</sup> Voici l'histoire de Madame Mazza Willers, épouse romantique, et de sa grande passion pour Ernest Vaumont, scélérat aussi romantique qu'elle. Remarquons le sous-titre, "Conte Philosophique", et au commencement, cette observation sardonique: "On a fait des progrès dans les sciences, et il y a des gens qui dissèquent un coeur comme un cadavre."<sup>3</sup> La séduction de Mazza par Ernest, c'est la "dissection" de la romantique, par l'analyste avisé. "Il avait vu qu'elle aimait la poésie, la mer, le théâtre, Byron, et puis, résumant toutes ces observations en une seule, il avait dit: 'C'est une sotte, je

---

continué de page 24.

...plusieurs qui se sont fait crever de débauche pour chasser l'ennui. Si jamais je sais écrire, je pourrai faire un livre sur cette jeunesse inconnue qui poussait...comme des champignons gonflés d'ennui."

Flaubert voit clair. Ce "mal du siècle", ces "crises nerveuses" reparaîtront d'ailleurs, chez la Bovary ennuyée. Voir Madame Bovary pp. 217-221. (Paris: Editions de Cluny, s.d.)

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I: pp. 241-275. Fin décembre 1837. Voir infra, page 27: note: onze ans avant l'histoire Delamare, conte généralement accepté comme ébauche de Madame Bovary.

2. Supra, page 17.

3. Oeuvres de Jeunesse inédites, ibid., p. 242.

l'aurai."<sup>1</sup> Mais Ernest avait peur de se compromettre: après la séduction, il devient froid. On l'entend qui annonce à dîner, chez Véfour, vers le dessert: "Mes chers amis, j'en ai encore une!"<sup>2</sup> Bientôt il s'ennuie d'elle; il s'en va en Amérique. Mazza souffre horriblement; elle empoisonne son mari et ses deux enfants. Enfin, le dénouement; l'empoisonnement de Mazza, qui se suicide, en avalant de l'acide prussique. Voici la fin:

Quand le commissaire entra, Mazza râlait encore; elle fit quelques bonds par terre, se tordit plusieurs fois, tous ses membres se raidirent ensemble, elle poussa un cri déchirant. Quand il approcha d'elle, ~~ette~~ <sup>elle</sup> était morte.<sup>3</sup>

On verra plus tard la ressemblance entre Mazza et Madame Bovary: elle est la première ébauche d'Emma, et son mari est la première ébauche de Charles Bovary, tandis que Ernest est le prototype de Rodolphe et de Léon, les deux amants d'Emma. Le rapport est tout à fait remarquable, à bien des égards. Douze ans plus tard, les amis de Flaubert lui ont suggéré l'histoire Delamare, événement actuel,<sup>4</sup> comme sujet de roman; et sans doute

---

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, ibid., p. 243. Mot qui ressemble à celui de Rodolphe à propos d'Emma: Madame Bovary, pp. 136, 137: "Ça bâille après l'amour, comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorera, j'en suis sûr! ce serait tendre! charmant! .... Oui, mais comment s'en débarrasser ensuite?"

2. Oeuvres de Jeunesse inédites, ibid. p. 249. Comparer Madame Bovary, pp. 210-212: Rodolphe et sa vieille boîte à biscuits de Reims.

3. Ibid., p.250. Comparer Madame Bovary, pp. 341-342, agonies d'Emma, empoisonnée de l'arsenic.

4. Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary', p.41; Gérard-Gaillly, Le Grand Amour de Gustave Flaubert, (Aubier; Montaigne, s.d.) p. 258; F. Steegmüller, Flaubert and 'Madame Bovary', (New York: The Viking Press, 1939,) p. 331.

Madame Bovary, tel que nous connaissons le roman, est sorti de la tragédie à la fois bourgeoise et romantique de Delphine Couturier et de son mari. Mais on se demande si Flaubert, quand il s'est mis à composer son chef-d'oeuvre, quand il étudiait les péripéties du destin de Delphine et les transposait en sa prose impeccable, on se demande s'il a jamais pensé à Passion et Vertu. "Madame Bovary, c'est moi!" disait-il plus tard.<sup>1</sup> Et rien ne prouve mieux la vérité de cette boutade que ce "Conte Philosophique" de sa jeunesse. Mazza Willers est effectivement lui, et en même temps, la première esquisse d'Emma Bovary. Il est curieux que Piaget Shanks, de tous les critiques de Flaubert, est le seul qui ait vu l'origine d'Emma dans la romantique, Mazza.<sup>2</sup>

---

1. Infra, Chapitre Quatre.

2. Shanks, Flaubert's Youth, pp.44-46. Page 45: "Mazza is tortured by that hypertrophy of the imagination that her creator confesses in his Mémoires d'un fou, and which he will give to Emma Bovary." Page 46: "(Ernest's) request that (Mazza) send him a half-litre of prussic acid to use in his work suggests to her the suicide which proves that the story is a sketch for Madame Bovary."

Voici des parallèles:

<u>Passion et Vertu</u> (1837)	<u>L'histoire Delamare</u> (1847 ou 1848)	<u>Madame Bovary</u> (1851-1856)
Mazza: trente ans; mariée; deux enfants. Le mari: bon, bourgeois, assez stupide.	Racontée à Flaubert en été, 1849.	Emma, jeune romantique normande: cherche une vie passionnée après son mariage plat avec le bon Charles, docteur assez ennuyeux et stupide. Une enfant.
Séduction de Mazza par Ernest Vaumont, "dandy" peu scrupuleux. Désillusion de Mazza, après qu'elle empoisonne son mari et ses enfants. Son suicide: empoisonnement par l'acide prussique.	Delphine Couturier s'est mariée avec Eugène Delamare, officier de santé (cf. Charles Bovary.) Ils avaient quatre enfants. Après un amour romantique et désastreux, Delphine s'est empoisonnée. (Par l'acide?)	Amours passionnés: Rodolphe (cf. Ernest Vaumont), Léon. Désillusion d'Emma: suicide, par l'arsenic.

Remarquons aussi que ce conte présage les Mémoires d'un fou, oeuvre <sup>auto</sup>biographique déjà citée,<sup>1</sup> qui paraîtra en 1838. Partout on discerne Flaubert, méconnu, romantique, byronien, ainsi qu'il se présente dans la Correspondance.

Pour résumer, lisons de Passion et Vertu cette description de Mazza, ou de Madame Bovary, ou de Flaubert lui-même:-

Elle avait une soif inépuisable d'amours infinis, de passions sans bornes. Mais quand elle vit que l'amour n'était qu'un baiser, une caresse, un moment de délices,...l'ennui lui prit l'âme, comme ces affamés qui ne peuvent se nourrir... Du dégoût elle passa à l'amertume et à l'envie. C'est alors que le bruit du monde lui parut une musique discordante et infernale, et la nature une raillerie de dieu; elle n'aimait rien et portait la haine à tout.<sup>2</sup>

Voilà de la misanthropie romantique. Flaubert se servira de ce portrait de Mazza, plus tard, dans son roman réaliste, où assurément Emma Bovary, c'est lui-même. Relisons, de Madame Bovary, la description de ses désillusions après les débauches d'amour passionné avec Léon, à Rouen:

Elle était aussi dégoûtée de lui qu'il était fatigué d'elle. Emma retrouvait dans l'adultère toutes les platitudes du mariage... Elle percevait un autre

---

continué de page 27.

Noter: Maignon, Le Romantisme et les Moeurs, partie IV du Livre I, pp. 312-350: Conséquences de l'hypertrophie de l'imagination: neurasthénie, et le suicide. P.322: Maxime Du Camp a appelé le suicide "l'idéal de sa génération". Georges Sand parle de l'attrait du suicide: beaucoup de suicides en France, en 1839. P.343: il y avait un Suicide Club! Tel était le milieu de Flaubert, jeune homme.

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, t.II, pp.483-542: 1838. Supra, page 7, note 4.
2. Passion et Vertu: Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, p.262.

homme, un fantôme fait de ses plus ardents souvenirs, de ses lectures les plus belles, de ses convoitises les plus fortes... Elle le sentait près d'elle, il allait venir et l'enlèverait tout entière dans un baiser. Ensuite elle retombait à plat, brisée; car ces élans d'amour vague la fatiguaient plus que de grandes débâches... Elle aurait voulu ne plus vivre, ou continuellement dormir.<sup>1</sup>

Rapprochons ce morceau à l'amour du "fou" après avoir vu sa Maria à Trouville:

J'aimais... Chose bizarre! il y a tout ensemble du tourment et de la joie dans cette insomnie... Je croyais qu'une femme était un ange... Oh! que Molière a eu raison de la comparer à un potage!<sup>2</sup>

Ou celui-ci, Novembre, encore une oeuvre autobiographique de la jeunesse de Flaubert:

(De Marie, courtisane): J'ai peur de n'aimer qu'une conception de mon esprit et de ne chérir en elle que l'amour qu'elle m'avait fait rêver... Avant Marie, (j'avais) quelque chose de beau, de grand; mais maintenant (je suis) stupide, c'est l'ennui d'un homme plein de mauvaise eau-de-vie, sommeil d'ivres mort.<sup>3</sup>

Et celui-ci, enfin, de la Correspondance, au sujet de sa passion pour Louise Colet, femme jalouse:

Est-ce que je peux te dire les mots d'amour qui plaisent, moi dont la voix s'est enrôlée dans la rage? Est-ce que mon coeur peut contenir ces effusions amollissantes qui ne me sont jamais venues que comme des sueurs subites? ce coeur où ont cuvé dans la solitude, les passions, les fantaisies et les rêves d'un autre monde...<sup>4</sup>

---

1. Madame Bovary, pages 304-305.

2. Mémoires d'un fou, Oeuvres de Jeunesse inédites: t.I, pages 508-509. 1838.

3. Novembre: Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, page 238. 1842.

4. Correspondance II, page 4. (s.d.) 1846, fin, ou début de 1847.

Et de la même lettre:

Tu veux savoir si je t'aime? Eh bien, autant que je peux aimer, oui; c'est-à-dire, pour moi, l'amour n'est pas la première chose de la vie, mais la seconde.<sup>1</sup>

Ce que c'est que la première, Flaubert ne l'a point dit ici; cependant, on peut bien y comprendre l'Art, ce beau rêve qui l'a mené de Passion et Vertu et des autres oeuvres romantiques de jeunesse jusqu'à ses romans réalistes, et surtout à Madame Bovary. Il l'a dit ailleurs, plusieurs fois. Par exemple: "Ce que je n'ai donné à l'art pur, au métier en soi, a été (à l'amour)."<sup>2</sup> "La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'Art est assez vaste pour occuper tout un homme."<sup>3</sup> Et ceci:

(Dans l'art:) La passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi; c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait... Mais il faut avoir la faculté de se la faire sentir. Cette faculté n'est autre que le génie: voir, avoir le modèle devant soi, qui pose.<sup>4</sup>

Le génie de Flaubert se développera en racontant l'histoire de son "moi" romantique, qui lui a toujours servi de modèle. La grande différence entre les oeuvres de jeunesse et les romans de l'âge mûr, c'est que la méthode a changé. L'auteur de Madame

---

1. Correspondance II, page 1; sans date, mais probablement de 1846. A Louise Colet. Comparer page 19, ibid.: "Pour moi, l'amour n'est pas et ne doit pas être au premier plan de la vie."

2. Ibid., page 457.

3. Correspondance III, page 306.

4. Correspondance II, pages 461-462.

Bovary et de L'Education sentimentale est objectif; il s'est éloigné du romantisme pour mieux le juger. L'esprit critique remplacera le lyrisme romantique; la satire se vengera de l'ennui.

## 2. L'Obsession des choses affreuses

"Les premières passions ne s'effacent pas," écrit Gustave à sa mère en 1850. Il continue:

Nous portons en nous notre passé. Quand je m'analyse, je trouve en moi encore fraîches et avec toutes leurs influences...mes songeries d'enfant dans le jardin à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre.<sup>1</sup>

Il pensait à la fascination de ce lieu de mort, chez lui, tout petit enfant, avec sa soeur Caroline, qui guettaient les autopsies faites par leur père, médecin, chef de l'hôpital où ils demeuraient dans une ombre assez triste. Ce "réalisme de l'amphithéâtre" devint une sorte de méthode réaliste, en dépit de ses origines très romantiques dans les observations de Flaubert enfant sur l'aspect physique de la mort. Cet intérêt dans le cadavre, et dans l'interprétation de la vie à travers la mort, est devenu une caractéristique bien saisissante du réalisme après Flaubert. En 1857, Saint-Beuve l'a notée;<sup>2</sup> plus tard, Zola écrira:

Le romancier naturaliste affecte de disparaître complètement derrière l'action qu'il raconte...

---

1. Correspondance II, p. 258.

2. Sainte-Beuve: "Madame Bovary", dans le Moniteur Universel, 4 mai 1857. Reproduit au tome xiii des Lundis, pp. 346-363. Cette phrase, souvent citée, est parole prophétique: "Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout."

L'auteur n'est pas un moraliste, mais un anatomiste qui se contente de dire ce qu'il trouve dans le cadavre humain.<sup>1</sup>

D'abord, le cadavre noyé de Marguerite, héroïne injuriée du conte "Un Parfum à sentir, ou les Baladins",<sup>2</sup> se trouve à la morgue :

Les mouches bourdonnaient et léchaient le sang figé sur sa bouche entr'ouverte, ses bras gonflés étaient bleuâtres et couverts de petites taches noires. Le soleil était sur son déclin et un des derniers rayons, perçant à travers les barreaux de la morgue, vint frapper sur ses yeux à moitié fermés, et leur donner un éclat singulier... L'odeur nauséabonde attira deux élèves en médecine ... 'Si nous l'achetions?' (dit l'un d'eux.)<sup>3</sup>

Remarquons ces détails réalistes, même dégoûtants, mais bien inoubliables: la mort ignoble (suicide), le soleil qui éclaire tout impassiblement, les étudiants en médecine qui ne se soucient pas de la tragédie personnelle de la morte.

Et maintenant regardons Emma, encore une héroïne injuriée et mal comprise, encore une suicidée:

(Le cadavre) avait la tête penchée sur l'épaule droite. Le coin de sa bouche, qui se tenait ouverte, faisait comme un trou noir au bas de son visage, les deux pouces restaient infléchis dans la paume des mains; une sorte de poussière blanche lui parsemait les cils, et ses yeux commençaient à disparaître dans une pâleur visqueuse qui ressemblait à une toile mince, comme si des araignées avaient filé dessus. Le drap se creusait depuis ses seins jusqu'à ses genoux, se relevant ensuite à la pointe des orteils... M. Bournisien, de temps à autre, se mouchait bruyamment, et Homais faisait grincer sa plume sur le papier... Charles une fois parti, le

---

1. Repris de Dargan, Studies in Balzac's Realism, (Chicago: University of Chicago Press, 1932.) P.19. Cité de Zola, Le Roman Naturaliste, p.111.

2. Oeuvres de Jeunesse inédites: Tome I, pages 69-108. 1836.

3. Ibid., page 106.

pharmacien et le curé recommencèrent leurs discussions. -Lisez Voltaire! disait l'un, lisez d'Holbach, lisez l'Encyclopédie! -Lisez les Lettres de quelques juifs portugais! disait l'autre; lisez la Raison du christianisme, par Nicolas, ancien magistrat!... Moi, peur? (de la morte)... Ah bien, oui! J'en ai vu d'autres à l'Hôtel-Dieu<sup>1</sup> quand j'étudiais la pharmacie! Nous faisons du punch dans l'amphithéâtre aux dissections!<sup>2</sup>

Les mêmes détails se retrouvent, à une vingtaine d'années de distance; seulement, l'ironie est plus sobre, plus pénétrante.<sup>3</sup>

"La Peste à Florence", encore un conte de sa quinzième année, nous révèle les progrès de Flaubert vers le réalisme. Ici on trouve ce portrait inoubliable de la vieille Beatricia, mendiante de Florence, qui "avait dû être grande dame dans sa jeunesse":

"Elle avait un grand nez aquilin, de petits yeux noirs, un menton allongé, et une large bouche, d'où sortaient deux ou trois dents longues, jaunes et chancelantes, répandait sans cesse de la salive sur la lèvre inférieure. Son costume avait quelque chose de bizarre et d'étrange...une magnifique chevelure blanche ...tombait des deux côtés de son visage sans ordre et sans soin...."<sup>4</sup> Et à sa mort, quelques pages après, nous retrouvons

---

1. L'hôpital à Rouen, où Flaubert faisait ses premières connaissances de la mort, en guettant à la fenêtre de l'amphithéâtre. Voir Correspondance II, page 258.

2. Madame Bovary, édition de Cluny, pages 345-348.

3. Thibaudet, Gustave Flaubert, page 10, dit de Marguerite dans "Les Baladins": "C'est une ébauche de la malheureuse, qui est Emma." Enfin, en 1856, Flaubert lui-même a dit: "Emma Bovary... c'est moi." Voir Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary', page 56.

4. Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, p.115. Pour la description minutieuse et bien réaliste, comparer p.280, Madame Bovary: le mendiant aux diligences.

encore des mouches (à viande!) et la bouche entr'ouverte; encore du réalisme dans le romantisme d'enfance. Car comme chez toutes les victimes de l'hypertrophie de l'imagination et de la sensibilité, les souffrances personnelles de Flaubert se reflètent, sans doute, dans ses œuvres.<sup>1</sup> Après les crises nerveuses de 1846, après les voyages en Bretagne et en Egypte, enfin après l'échec littéraire de son Saint-Antoine bien-aimé, ses douleurs lui deviendront matière à analyse objective, grâce à ce don d'observation impersonnelle.

### 3. L'analyse: le scepticisme: l'ironie

Le scepticisme de Flaubert a été le précurseur de cet esprit d'analyse qui caractérise l'auteur réaliste. L'ironie flaubertienne a fleuri plus tard; cependant, ses racines se trouvent dans les premières œuvres de jeunesse, à travers le scepticisme et l'analyse. Voir surtout ses œuvres de 1838, et après: cet été-là, il avait beaucoup lu Montaigne, sceptique bien admiré.<sup>2</sup> On trouve, par exemple, du scepticisme dans le

---

1. Voir Thibaudet, op. cit., pp. 10, 11: "(Les Baladins et la Peste à Florence) semblent toucher...aux fureurs intérieures de Flaubert. (La Peste) a été vraisemblablement écrite dans un accès de jalousie fraternelle. Achille, qui réussissait alors brillamment dans ses études de médecine, était sans doute l'exemple proposé... Dans un décor d'images lugubres, d'épidémies et de cadavres décomposés, le frère humilié tue son frère." - Jugement psychoanalytique et assez intéressant; pourtant, il n'y a point de correspondance de l'année 1836, au moins dans l'édition Conard. Une lettre à Ernest Chevalier, le 24 août 1835, Correspondance I, pp. 22-23, parle de ce frère d'un ton assez satirique, même sarcastique, mais voilà tout. Une lettre au même, le 31 mai 1839, mentionne des affaires d'Achille avec beaucoup d'impatience et d'ennui. Voir ibid., pp. 47-48.

2. Voir Correspondance I, p. 29 (1838); I, p. 57 (1839): "Le Peut-être de Rabelais et le Que Say-je de Montaigne..."; I, p. 119 (1842).

conte, "Rage et Impuissance", - daté de 1836,<sup>1</sup> - histoire où un enterrement bizarre et horrible révèle les désespoirs amers du jeune romantique, désespoirs qui se développeront en 1838 dans "Agonies: pensées sceptiques", et dans les "Mémoires d'un fou". En passant, la vieille servante de "Rage et Impuissance" est l'ébauche, sans doute, de son "Coeur Simple" de 1877.

Enfin, en 1845, il a terminé son Education Sentimentale, oeuvre de transition (1843 à 1845) qui montre l'esprit d'analyse précipité par la désillusion romantique exprimée dans les oeuvres déjà citées, Mémoires d'un fou (1838), et Novembre (1842). Cette première Education Sentimentale (1845) nous a donné deux portraits de Flaubert lui-même: Henry, "le fou", héros comparable à notre romantique; et Jules, jeune étudiant et auteur qui s'analyse, pour servir la religion de l'art pour l'art, tout en rejetant ses lectures romantiques, ses passions et ses sensibilités pour devenir objectif dans ses études de la vie réelle.

Injuste pour son passé, dur pour lui-même, dans ce stoïcisme surhumain, il en était venu à oublier ses propres passions; ...forcé, comme artiste, de les étudier et de les rechercher chez les autres, puis de les reproduire par la forme la plus concrète et la plus saillante ou de les admirer sous la plastique du style<sup>2</sup>

Voilà l'ébauche de ce moine littéraire qui sera Flaubert, romancier réaliste. Voyons donc Henry, romantique: d'abord, l'amour passionné, le romantisme byronien, l'hypertrophie de

---

1. Oeuvres de Jeunesse inédites, T. I, pp. 148-161. Flaubert: "Conte malsain pour les nerfs sensibles et les âmes dévotes" - mot ironique.

2. Ibid., T.III: p. 243. Voir Shanks, Flaubert's Youth, pages 197-313.

l'imagination. L'étude du droit l'ennuie; il se plonge dans un amour adultère avec Emilie, et ils s'enfuient en Amérique. Là, ils se fatiguent l'un de l'autre; et, assagi, Henry revient en France pour se vouer à une vie bourgeoise et à une carrière arriviste.<sup>1</sup> De Henry en Amérique, Flaubert dit:

Il douta de lui et de tout ce qu'il avait aimé, de ses plus chères affections et des délicatesses les plus exquises de ses sentiments les plus solides, de son intelligence, de son coeur et de son amour pour Emilie...il douta du passé, se demandant s'il...ne se forçait pas à aimer et s'il n'illusionnait pas à plaisir; il douta aussi de l'avenir, il le nia....<sup>2</sup>

Résumons en citant Shanks:

The first Education sentimentale, therefore, reflects not merely Flaubert's recovery from subjective Romanticism, but his conversion to the religion of Art. Both heroes embody the author's desires, Henry at the beginning, and Jules at the end. He would have liked to win the lady of his love, but Marie Schlésinger was no Mme. Renaud (heroine beloved of Henry), and Flaubert was not sure of his heart's contentment in any finite passion. So...he said good-bye to that dream, which if realized would have forced him into the world as a bourgeois among bourgeois. In his first sketch of Jules he caricatures the other dreams of his teens, his Romantic ideals. Something has died within him, something that has to die in all of us, and he tells the story of its death with mingled sympathy and ironic contempt....  
....Jules is less a portrait of the author than the embodiment of what he hoped to become in three years, when he, like Jules, began to think of a voyage in Greece and Palestine....  
The power to conceive oneself as different from what one is - that is the source of the tragedy or humour in all of Flaubert's principal characters from Emma Bovary on: they all suffer from an excess of imagination.... Flaubert always possessed this

---

1. Shanks, Flaubert's Youth, page 209.

2. La première Education sentimentale, op. cit., page 217.

imaginative faculty; now for the first time he yoked his imagination with reality to create for himself a model possible for him to attain. Jules is this Bovaric model who has withdrawn from life to the larger world of Art.<sup>1</sup>

La Correspondance corrobore ce jugement:<sup>2</sup>

Maintenant je ne sais s'il faut continuer mon travail qui ne m'offre que difficultés insurmontables et chutes, dès que j'avance. -O l'Art, l'Art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et qui vous perd!.... Je m'analyse davantage moi et les autres. Je dissèque sans cesse; cela m'amuse, et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, et la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris.<sup>3</sup>

Voici le rire rabelaisien transformé du scepticisme flaubertien qui devient une espèce de nihilisme: "Eh bien donc, je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout, et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure."<sup>4</sup>

Comparer ceci de ses Mémoires d'un fou: (décembre, 1838)

Mon âme s'envole vers l'éternité et l'infini et plane dans l'océan du doute...(doute) de la vertu, fragile idée que chaque siècle a dressée comme il a pu sur l'échafaudage des lois, plus vacillant encore.<sup>5</sup>

Ses lectures de Rabelais et de Montaigne exercent une influence sur ses pensées, comme on a déjà remarqué. Par

---

1. Shanks, Flaubert's Youth: pages 211-213.

2. A Chevalier; le 26 décembre, 1838. Malheureusement, il n'y a point de lettres de l'an 1836, l'an de la rencontre avec "Maria" (Marie Schlésinger) à Trouville, et du premier amour de Flaubert.

3. Correspondance I, pp.38-39.

4. Ibid, page 39.

5. "Mémoires d'un fou", op. cit., page 489.

exemple :

Je lis toujours Rabelais, et j'y ai adjoint Montaigne....Vraiment je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face.<sup>1</sup>  
(septembre, 1838.)

Je me récréerai à lire le sieur de Montaigne dont je suis plein: c'est là mon homme.<sup>2</sup>  
(octobre, 1839.)

Flaubert en effet a pris la doctrine sceptique qu'il a trouvée dans Montaigne comme règle de sa propre vie. A la mort de sa soeur Caroline<sup>3</sup>, la très bien aimée, on trouve Flaubert qui lit son "livre de chevet"<sup>4</sup>, Montaigne, en veillant la morte; et il se fortifie en se disant: "les formes passent...l'idée seule reste". Alors il a "des tressaillements d'enthousiasme à des coins de phrases de l'écrivain".<sup>5</sup>

Une autre lettre de la même époque révèle son scepticisme contre la religion bourgeoise.

On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas....On a trop vanté le bonheur mystique....Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistants, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus

---

1. Correspondance I, p. 29.

2. Ibid., p. 57.

3. Caroline est morte en mars, 1846.

4. Correspondance I, p. 153. (1844.)

5. Correspondance II, entièrement inédite et sans date; probablement à la fin de 1846. A Louise Colet. Page 3. Voir Correspondance I, p.196, mars 1846, à Maxime Du Camp: mêmes détails: description du lit de mort - réalisme que Flaubert mettra dans la scène du mort d'Emma Bovary, déjà citée.

l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour nous, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine exhumée de la poussière....Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas; nous autres nous n'écoutions pas; l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait; le cierge brûlait et le bedeau répondait: Amen! Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose.<sup>1</sup>

Ce scepticisme ironique paraîtra plus clairement dans la scène entre Bournisien et Homais au lit de mort d'Emma Bovary<sup>2</sup>, et aux funérailles de M.Dambreuse (Education sentimentale, 1869)<sup>3</sup>, car Flaubert trouvera toujours matière à satire dans les cérémonies bourgeoises.<sup>4</sup>

La genèse réaliste de Flaubert s'enracine dans ce génie d'analyse: elle y comprend le résultat de son dégoût d'une bourgeoisie romantique et stupide, résultat qui est le culte de l'Art pour l'Art, où il conçoit l'idée de l'immortalité dans

---

1. Correspondance I, pages 202-203. 1846. A Maxime Du Camp.

2. Madame Bovary, page 346, édition de Cluny. Rapprocher ibid, page 354: les funérailles d'Emma: réalisme ironique. Rapprocher aussi, et comparer, les funérailles de Caroline, soeur de Flaubert: Correspondance I, p. 197; Correspondance II, le lit de mort de Caroline, déjà citée.

3. Flaubert: l'Education sentimentale, (1869), pages 464-467, édition Charpentier. Voir infra: citation, p. 87.

4. Remarquer la satire de Flaubert contre les enterrements: Bertrand, dans Gustave Flaubert, pages 233-234, au sujet d'un enterrement parisien. Voici un morceau pris des carnets de Flaubert: "Il a fallu attendre la fin de deux enterrements. Rien de religieux. Cela se précipite comme des ballots dans une maison de roulage. L'église est éclairée au gaz comme un café, casino catholique. Ça ne sent même plus jésuite. C'est administratif et chemin de fer. Rien pour le coeur, rien pour la poésie, rien pour la religion. Toute la hideur du monde moderne est là....Le drame s'en va de ce monde." -Voilà de la critique réaliste des moeurs contemporaines!

l'Idée elle-même:

Aime l'Art. De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur.... L'Idée seule est éternelle et nécessaire....<sup>1</sup>

Flaubert exprime ainsi l'esprit pessimiste de ce scepticisme "qui doit d'abord être frappé d'inexistence pour être ensuite repensé en idée".<sup>2</sup>

La déplorable manie de l'analyse m'épuise....  
Je ne suis pas fait pour jouir.<sup>3</sup>

L'amour surtout, avec ses délices et ses passions, passera; "tout ce qui se compte a un terme." Et Flaubert continuera longtemps à donner de pareils avis à son nouvel amour, Louise Colet, tout en mêlant à ses conseils littéraires des mots passionnés.<sup>4</sup>

Pour conclure, citons encore une fois sa confession prophétique et clairvoyante écrite en 1846 à Louise Colet:

---

1. Correspondance I, le 9 août 1846, à Louise Colet; page 232.

2. Voir Thibaudet, op. cit., page 82: "Voilà l'état d'esprit dans lequel il écrit Madame Bovary; on baptise vraiment là son idée du roman, et celle de tout le roman réaliste qui sortira de lui et durera cinquante ans. Je songe devant ce curé (celui du baptême de la petite Caroline, voir Correspondance I, page 203), à Bournisien (curé, dans Madame Bovary)....Ce n'est pas seulement la religion qui paraît,...quelque chose de mort, mais tout le monde moderne, qui doit d'abord être frappé d'inexistence pour être ensuite repensée en idée." Voir Correspondance I, page 172, à Alfred Le Poittevin, le 13 mai, 1845: "Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de t'enfermer dans l'Art et de compter pour rien tout le reste."

3. Correspondance I, page 230; même lettre-voir (1), (5), de cette page.

4. Louise Colet: voir Correspondance I, page 211, note par Conard: "...elle se donna surtout à la poésie; d'une grande beauté, elle combina, par ses amours, des intrigues bruyantes pour attirer l'attention sur son oeuvre sans valeur et sur sa personne." En 1846, elle a fait la connaissance de Flaubert à Paris. Elle devint sa maîtresse. Pendant huit ans, avec quelques fracas, ils se sont écrit des lettres à la fois amoureuses et littéraires - mélange étrange! Enfin, dégoûté de cet amour gênant, Flaubert a rompu toutes relations avec "la Muse".

Ma jeunesse est passée. La maladie de nerfs qui m'a duré deux ans en a été la conclusion.... Regarde comme tu perds déjà à avoir fait ma connaissance. Voilà la critique qui t'échappe, et tu prends pour un grand homme le monsieur qui t'aime. Que n'en suis-je un!... Quand j'étais enfant, j'ai rêvé la gloire comme tout le monde, ni plus, ni moins; le bon sens m'a poussé tard, mais solidement planté. Aussi est-il fort problématique que jamais le public jouisse d'une seule ligne de moi; et, si cela arrive, ce ne sera pas avant dix ans au moins.<sup>1</sup>

#### 4. L'objectivité: le style calculé

Le don de description pénétrante et assez objective, déjà remarquable dans les Oeuvres de Jeunesse, se développe consciemment après le voyage de 1847, en Bretagne, avec Maxime Du Camp. L'expérience de cet été en plein air, loin du milieu familial, marque un développement important chez Flaubert vers le réalisme: un esprit objectif se montre dans Par les champs et par les grèves, oeuvre descriptive de ce voyage.<sup>2</sup> Flaubert écrit à Louise Colet, en octobre 1847:

Tu me demandes des renseignements sur notre travail à nous deux, Max et moi. Sache donc que je suis harassé d'écrire. Le style, qui est une chose que je prends à coeur, m'agite les nerfs horriblement. Je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où, la nuit, j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'Idée. Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots et à suer tout le jour pour arrondir des périodes! Il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément; mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir! Aujourd'hui, par exemple, j'ai employé huit heures à corriger cinq pages, et je trouve que j'ai bien travaillé....



---

1. Correspondance I, même lettre de 1846, à Louise Colet: page 229, 232, 233. Supra: pages 23, 8; page 3 .

2. Voir Flaubert, Par les champs et par les grèves; (Paris: Charpentier (1914).)

Quoi qu'il en soit, j'achèverai ce travail qui est, par son objet même, un rude exercice.... Voici donc ce que nous faisons. Ce livre aura XIII chapitres. J'écris tous les chapitres impairs,...Max tous les pairs. C'est une oeuvre, quoique d'une fidélité fort exacte sous le rapport des descriptions, de pure fantaisie et de digressions. Ecrivant dans la même pièce, il ne peut se faire autrement que les deux plumes ne se trempent un peu l'une dans l'autre. L'originalité distincte y perd peut-être. Ce serait mauvais pour toute autre chose mais ici l'ensemble y gagne en combinaisons et en harmonie.<sup>1</sup>

Notons l'importance qu'attache Flaubert à un style sobre, calculé, - style qui sera caractéristique de son réalisme.

Comme dit Maynial:

(Les chapitres impairs de Par les champs...offrent) un grand intérêt; (l'histoire) nous révèle, chez (Flaubert), cette vision directe de la réalité, que nous ne saisissons, dans ses autres ouvrages, qu'à travers les prestiges de l'art. Flaubert recherche plus curieusement les documents humains, les détails réalistes sur les êtres, que la poésie des sites ou même celle du passé; dans la nature, il s'attache surtout à la sensation immédiate, particulière, plus qu'à l'effet.... C'est avec de telles sensations, lentement déposées en lui, et qui s'élaborent, fermentent, cristallisent à son insu, que se formera un jour la riche substance de Madame Bovary, êtres et choses.<sup>2</sup>

---

1. Correspondance II, pages 53-54; octobre, 1847, après le retour de Bretagne.

Voir Shanks, Flaubert's Youth, page 238: "Par les champs...shows an immense progress in its mixture of impartial observation and terse pungent commentary...it shows an advance toward realism that is quite as evident as the author's delight in reliving the past and his ironic sense of Nature's indifference to all the works of man. It is the first book that Flaubert 'wrote with difficulty', holding before him Jules' ideal of style and trying to repress his natural lyricism."

2. Maynial, Flaubert, pages 60, 61. L'auteur continue: "Il note avec soin une ligne qui tranche sur le ciel, une nuance qui s'estompe, un son, une odeur fugitive. Pour lui, la trogne d'un paysan aviné, le bagout d'un commis voyageur à l'auberge, la redingote grasse d'un commis, ont plus de saveur que la grande houle de la mer sur les rochers ou les ruines d'un château historique.... (Nous remarquons avec lui) les arbres, le vent, l'homme à la perruche malade, l'essaim de mendiants, la figure pâle du fossoyeur, homme maigre sous son bonnet de laine grise."

Néanmoins, le style de l'auteur mûr n'était pas tout à fait "un don gratuit et foudroyant, mais le produit d'une discipline à laquelle il arriva un peu tard."<sup>1</sup> D'abord, il y aura de longues années avec la Bovary et les "affres du style", ce "long sacrifice" dont il parle bien souvent dans la Correspondance de 1851 à 1856. Son art, auquel il consacrera sa vie comme à un culte divin, exigera de ce "moine de lettres" un supplice presque sans comparaison dans l'histoire de la littérature.<sup>2</sup>

---

1. Thibaudet, Gustave Flaubert, page 248.

Voir Maynial, Flaubert et son milieu, page 163. Noter dans Novembre ce "mélange paradoxal du réalisme et du romantisme"; mais remarquer son "instinct déjà sur l'observation concrète, cette pénétration de l'âme par le décor, le visage, et le costume."

Voir Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary', page 49: "Le travail du style fut chez Flaubert une vraie maladie."

2. Voir Shanks, Flaubert's Youth, pages 238-239.

Voir Correspondance II, page 66, à Louise Colet; datée 1847: "La phrase ne coule plus, je l'arrache et elle me fait mal en sortant." "J'en suis arrivé, relativement à l'art, à ce qu'on éprouve relativement à l'amour quand on a passé déjà quelques années à méditer sur ces matières. Il m'épouvante." (Sans date exacte, mais probablement à propos de la Bretagne)

Voir ibid., page 75.

ibid., page 316, été (sans date exacte) 1851: "J'ai commencé hier soir mon roman. (Note, par Conard: Madame Bovary.) J'entrevois maintenant des difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une petite affaire que d'être simple...."

ibid., page 326; fin octobre, 1851: "Je me tourmente, je me gratte. Mon roman a du mal à se mettre en train. J'ai des abcès de style...."

ibid., page 339, 14 janvier 1852: "Ma sacrée Bovary me tourmente et m'assomme....Ah! je les aurai connues les affres de l'Art."

Et ainsi de suite, de 1852 jusqu'à la publication de Madame Bovary en 1856. Voir Correspondance III, page 423 (probablement janvier, 1854): "Ah! les aurai-je connues les affres du style!"

Par les champs et par les grèves abonde en passages d'un style à la fois minutieux et objectif, qui rappellent les descriptions de Madame Bovary. Remarquons d'abord la tranquillité et l'isolement évoqués par ces descriptions magnifiques mais presque sans images:

Le village était tranquille, les poules gloussaient dans les rues, et dans les jardins enclos de murs de pierres sèches, les orties ont poussé au milieu de carrés d'avoine.<sup>1</sup>

L'horizon vide se prolonge, s'étale et finit par fondre ses terrains crayeux dans la couleur jaune de la plage. Le sol devient plus ferme, une odeur salée vous arrive, on dirait un désert dont la mer s'est retirée. Des langues de sable, longues, aplaties, l'une sur l'autre, se continuant indéfiniment par des plans indistincts se rident comme une ombre sous de grandes lignes courbes, arabesques géantes que le vent s'amuse à dessiner sur leur surface. Les flots sont loin, si reculés qu'on ne le voit plus, qu'on n'entend pas leur bruit, mais je ne sais quel vague murmure, insaisissable, aérien, comme la voix même de la solitude qui n'est peut-être que l'étourdissement de ce silence.<sup>2</sup>

Tout à coup un souffle de vent est venu, doux et long comme un soupir qui s'exhale, et les arbres dans les fossés, les merles sur les pierres, les joncs et les lentilles sur l'eau, les plantes des ruines et les gigantesques lierres qui, de la base au faite, revêtaient la tour sous leur couche uniforme de verdure luisante, ont tous frémi et clapoté (sic) leurs feuillages; les blés dans les champs ont roulé leurs vagues blondes, qui s'allongeaient, sur les têtes mobiles des épis. La mare d'eau s'est ridée et a poussé un flot sur le pied de la tour; les feuilles des lierres ont toutes frissonné ensemble, et un pommier en fleur a laissé tomber ses boutons roses.<sup>3</sup>

---

1. Par les champs et par les grèves, page 138.

2. Ibid., page 161.

3. Flaubert, op. cit., page 93.

Voir Thibaudet, Gustave Flaubert, page 250:

"Dans la phrase (citée), malgré ses faiblesses... voici, pour la première fois, je crois (on le retrouvera aussi dans la première Tentation), le tour des passages à l'effet de Madame Bovary."

Il fallait beaucoup de discipline et de volonté pour éliminer le ton oratoire qui défigure les oeuvres de jeunesse, mais Flaubert y a réussi de plus en plus, à partir de Par les champs et par les grèves.<sup>1</sup>

---

1. Thibaudet, Gustave Flaubert, page 251.

Voir surtout Flaubert, Madame Bovary, pages 47-48, édition de Cluny; ibid., page 276.

Voir Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary', p.56, à propos des descriptions flaubertiennes: "Ces descriptions de la nature, ces paysages, ces évocations lumineuses, où, en quelques lignes, s'esquisse une fresque gigantesque. C'est là qu'il faut chercher l'âme de Flaubert, et ces lignes sont aussi révélatrices de sa personnalité que les lettres les plus intimes de la Correspondance."

Voir Maynial, Flaubert et son Milieu, page 190, à propos des images flaubertiennes:

(Pages 190-194: exemples comparatifs des images de Smarh, 1839; de Novembre, 1842; et de Madame Bovary, 1856, avec ses "images symboles":)

"Tous les critiques sont unanimes à mettre au premier plan, dans le style de Flaubert, cette prédominance de l'image symbole de l'idée, qui l'exprime vraiment au lieu de se borner à la traduire ou à l'éclairer. Et tous citent des exemples à l'infini, dont l'abondance même prouve bien qu'il s'agit d'un procédé, 'd'une méthode, d'un système'."

Maynial note ces autorités: Brunetière, Le Roman Naturaliste, page 156; Faguet, op. cit., page 155; Ferrère, L'Esthétique de Gustave Flaubert, page 195.

Maynial trouve près de 200 "images symboles" dans Madame Bovary (pas d'exemples donnés.) Ces images sont très rares dans Smarh, dit-il (deux citées), et peu originales. Elles abondent dans Novembre; il en cite vingt-cinq.

Remarquer le mot "image symbole": y comprendre de tels exemples: 1) La pourriture signifie la passion épuisée- "Mon coeur est vide comme les tombeaux où les morts sont pourris": Novembre, page 185. -"D'où venait donc cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait?": Madame Bovary, pages 297-298. 2) La chanson de l'aveugle qui suivait l'Hirondelle, dans Madame Bovary, signifie, pour Emma, la misère épouvantable qui hante ses débauches adultères et son lit de mort; page 280; page 342. 3) La plaie qui saigne signifie une souffrance romantique, même sadique - "Je me complaisais dans mon chagrin... je le savourais même, avec la joie désespérée du malade qui gratte sa plaie...": Novembre, page 185. -"La folie prenait (Emma), elle eut peur....Elle ne souffrait que de son amour, et sentait son âme l'abandonner par ce souvenir, comme les blessés, en agonisant, sentent l'existence qui s'en va par leur plaie qui saigne." Madame Bovary: page 328.

## 5. Conclusions

Le pessimisme foncier de Flaubert se révèle à travers ses oeuvres de jeunesse romantiques. D'abord, l'ennui romantique le mène vers la satire des excès du romantisme. Ensuite, l'obsession des choses affreuses, qu'on trouve dans les descriptions minutieuses et exactes, de mendiants, de pauvres vieilles, de suicidées, et de funérailles, distingue l'oeuvre du jeune auteur. Mais la caractéristique la plus frappante de ce réalisme croissant apparaît dans cette analyse profonde qui trouve partout la dépravation. Flaubert lui-même fait connaître cette méthode d'étudier la vie:

Je dissèque sans cesse; cela m'amuse, et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, et la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris....La vanité est la base de tout.<sup>1</sup>

Voici ce pessimisme, voici cette méthode cynique, tous les deux accessoires de son objectivité réaliste. Surtout il faut se souvenir de ce voyage en Bretagne avec Maxime Du Camp: après cette expérience, Flaubert apprendra à voir moins subjectivement, en écrivant ses chapitres de Par les champs et par les grèves. De plus, le style calculé se développera de cette nouvelle discipline impersonnelle. En essayant de voir plus clairement ses impressions de voyage, il se servira de notes, de documentation. Il critiquera même son propre style. En 1847, il confessera:

Le style, qui est une chose que je prends à coeur, m'agite les nerfs horriblement....Plus je vais et

---

1. Correspondance I, pages 38-39, à Chevalier. 26 décembre 1838.

plus je me trouve incapable de rendre l'Idée.<sup>1</sup>

C'est justement ce travail acharné qui caractérisera son oeuvre réaliste. Et la mélancolie pessimiste restera, car "C'est une triste chose que la critique,...que de descendre au fond de la science pour n'y trouver que la vanité, d'analyser le coeur humain pour y trouver égoïsme, et de comprendre le monde que pour n'y voir que malheur."<sup>2</sup>

On ne sait que trop bien que Flaubert a pratiqué cette méthode qu'il a tant déplorée; qu'il l'a fait d'abord à son propre égard dans les Mémoires d'un fou, et dans Novembre. Enfin la clarté et la sagesse lui arriveront, grâce aux années et à l'éloignement du temps. Alors il se servira des mêmes expériences pour dépeindre objectivement une vie humaine. Il descendra "au fond de la science" pour "analyser le coeur humain" de son Emma, cible des flèches de sa satire âprement désillusionnée.

---

1. Correspondance II, page 53, à Louise Colet. Octobre 1847.

2. Correspondance I, à Chevalier; juin 1837, page 27.

## CHAPITRE QUATRE

### "MADAME BOVARY, C'EST MOI"

#### 1. L'échec de Saint-Antoine

Enfin, tous les rêves romantiques et les tendances vers l'objectivisme réaliste de Flaubert s'uniront dans Madame Bovary, portrait de son "moi" romantique en cadre réaliste. Après la Tentation manquée,<sup>1</sup> ce sera le résultat inévitable des conseils de ses amis-critiques, Bouilhet et Du Camp, qui lui ont suggéré l'histoire Delamare comme sujet d'un nouveau roman qui devait être dénué du lyrisme excessif de son oeuvre de jeunesse.

Prends un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine, dit Maxime Du Camp, quelque chose comme...le Cousin Pons, de Balzac.<sup>2</sup>

Ainsi éviterait-il le lyrisme qui serait déplacé dans une telle histoire. Flaubert a accepté ce conseil, après une discussion longue et ardente.

Il n'en pouvait méconnaître la bonne foi, continue Maxime. Bien souvent...il m'a parlé de cette causerie, et m'a dit: 'J'étais envahi par le cancer du lyrisme; vous m'avez opéré; il n'était que temps, mais j'en ai crié de douleur.'<sup>3</sup>

#### 2. Le voyage en Orient

Le voyage en Orient avec Du Camp a aidé Flaubert à mieux comprendre son destin littéraire. Il a vu enfin les pays

---

1. La Tentation de Saint-Antoine: 1849.

2. Dumesnil, La Publication de 'Madame Bovary': page 35. Repris de Du Camp, Souvenirs Littéraires I, ch.XII.

3. Ibid., page 35.

exotiques de ses rêves; et, tout en les voyant, il a mieux compris les potentialités artistiques de la Normandie. En décembre 1850, il écrit de Damas, à Bouilhet:

Novembre me revient en tête. Est-ce que je touche à une renaissance ou serait-ce la décrépitude qui ressemble à la floraison? Je suis revenu (non sans mal) du coup affreux que m'a porté Saint-Antoine. Je ne me vante point de n'en être pas encore un peu étourdi, mais je n'en suis plus malade comme je l'ai été pendant les quatre premiers mois de mon voyage. Je voyais tout à travers le voile d'ennuis dont cette déception m'avait enveloppé et je me répétais l'inepte parole que tu m'envoies: 'A quoi bon?'<sup>1</sup>

Ses pensées sont déjà dirigées vers une oeuvre projetée mais pas encore nommée; il rêvait à son nouveau roman. D'une manière caractéristique, il pensait aux lieux lointains, - en ce moment-là, les paysages normands! ~~Du Camp~~ nous dit que le nom de l'héroïne de cette oeuvre réaliste est venu à Flaubert dans un milieu bien romantique:

Aux confins de la Nubie inférieure, sur le sommet de Djebel Aboucir, qui domine la seconde cataracte (du Nil), pendant que nous regardions le Nil se battre contre les épis de rochers en granit noir, il jeta un cri: "J'ai trouvé! Eurêka! Eurêka! je l'appellerai Emma Bovary."<sup>2</sup>

Shanks avait raison, quand il dit:

So it was really the Orient that gave us Madame Bovary, which bathes in an equal irony his neighbors and his wildly romantic adolescence.

Car toujours, pendant le voyage, on remarquera dans la Correspondance cette haine du commun, - ce mépris du bourgeois, -

---

1. Correspondance II, page 237.

2. Dumesnil, op. cit., pages 46-47: repris de Du Camp, Souvenirs Littéraires.

3. Shanks, op. cit., page 240.

avec ce désir effrené pour les lieux lointains, soit l'Orient, soit la Normandie. Shanks explique cela:

The East enables him to idealise his background in the novel. By the law of his exotic temperament, he dreamed of Normandy and his home, on the banks of the Nile.... He needed a long voyage to show him his youthful self in a true perspective, its lyrical follies emphasized by the sordid realities of his Childe Harold's pilgrimage.<sup>1</sup>

Presque toutes les lettres à Louis Bouilhet contiennent cette nostalgie et cette désillusion. Par exemple:

Je suis sans plan, sans idée, sans projet et, ce qu'il y a de pire, sans ambition. Quelque chose, l'éternel 'à quoi bon?' répond à tout.... On ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond, que j'ai maintenant, à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que cela, comparativement au reste? Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même; n'est-ce pas le principal? Et puis, le public est si bête! Et puis, qui est-ce qui lit? Et que lit-on? Et qu'admire-t-on? Ah! bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes! Mais le sol tremble sous nous. Où prendre notre point d'appui, en admettant même

---

1. Shanks, op. cit. page 240. "Despite his vision of a complete stoical reform, Flaubert was still a Romanticist living in his imagination. When he went to Egypt that autumn (1849), he strove to marry his youthful dreams with actual living, dressing like a Turk,...making the most of this debauch of Romanticism that he had always dreamed of. It took nearly two years of travel to sate his lust for strange climes and for the splendours of local colour. But the reaction finally came when he noticed that his moments of aesthetic delight were followed by nervous depression.... Emotion wore him out, and then came disillusion to show him things as they were."

que nous ayons le levier?... Non, ce qui nous manque, c'est le principe intrinsèque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages; misère, misère! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût.... Mais le coeur, la verve, la sève? D'où partir et où aller? Oui, quand je serai de retour, je reprendrai, et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde....<sup>1</sup>

Quel contraste avec le jeune Byron de 1842! On trouve ce morceau dans Novembre:

Oh! voyager, voyager, ne jamais s'arrêter, et dans cette valse immense, tout voir apparaître et passer, jusqu'à ce que la peau vous crève et que le sang jaillisse!<sup>2</sup>

Les Notes de Voyage, 1849, constateront:

Réflexion: les temples égyptiens m'embêtent profondément. Est-ce que ça va devenir comme les églises en Bretagne, comme les cascades dans les Pyrénées? O la nécessité! Faire ce qu'il faut faire; être toujours, selon les circonstances (et quoique la répugnance du moment vous en détourne), comme un jeune homme, comme un fils, comme un citoyen, etc. doit être!<sup>3</sup>

En 1851, le 26 janvier, Flaubert écrit à sa mère:

Tu parles de souvenirs et de choses passées; sais-tu aujourd'hui à quoi j'ai pensé? Au long après-midi d'été que nous avons passé tous les trois dans l'auberge de la mère Leblond, à Pont-Audemer. Comme il faisait chaud! comme il y avait des mouches! J'entends encore les grelots des chevaux de roulier qui étaient dans l'arrière-cour pleine de poussière. Je suis comme toi, je

---

1. Correspondance II, pages 201-203; à Bouilhet; entre Girgeh et Siout, le 4 juin, 1850.

2. Novembre, Oeuvres de Jeunesse inédites de Flaubert, t.II: page 241. 1842.

3. Flaubert, Notes de Voyage, I, page 185. Ipsamboul, 1849.

n'oublie rien.... On a beau voyager, voir des paysages et des tronçons de colonnes, cela n'égaye pas. On vit dans une torpeur parfumée, dans une sorte d'état somnolent, où il vous passe sous les yeux des changements de décors, et à l'oreille des mélodies subites: bruits du vent, roulement des torrents, clochettes des troupeaux. Mais on n'est pas gai; on rêve trop pour cela.... Tout cela mûrit et vieillit....<sup>1</sup>

Et ceci, le 9 février, à sa mère:

On se dérange pour voir des ruines et des arbres; mais entré la ruine et l'arbre c'est tout autre chose que l'on rencontre; et de tout cela, paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente.<sup>2</sup>

Remarquer ici le ton satirique:

Que le voyageur est un être sot! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres viennent. Le lorgnon sur l'oeil, on fait le tour des galeries au petit trot; après quoi on ferme le catalogue et tout est dit.<sup>3</sup>

Il faut noter "la continuité et l'unité des sentiments les plus vigoureux chez Flaubert, la haine pour la médiocrité inutile et prétentieuse, pour la bêtise cultivée."<sup>4</sup> Voilà une tendance qui durera pendant toute sa vie. D'abord comme supplice de son génie romantique, cette tendance finira par devenir une caractéristique bien frappante de ses oeuvres réalistes. Maynial a dit que Le Dictionnaire des idées reçues<sup>5</sup> "rejoint, pour

---

1. Correspondance II, page 285. Athènes, 26 janvier, 1851. A sa mère.

2. Ibid., page 280. Patras, 9 février 1851. A sa mère.

3. Ibid., pages 301-302. Naples, 9 mars, 1851. A sa mère.

4. Maynial, La Jeunesse de Flaubert, page 118.

5. Flaubert, Bouvard et Pécuchet: oeuvre posthume. Pages 415-444, édition Conard; (Paris, 1923.) Voir infra, p. 85.

parodier, le romantisme juvénile de Flaubert."<sup>1</sup> En outre, l'auteur dira de lui-même dans la Correspondance de septembre, 1853: "Quand j'aurai fini (Madame Bovary),... au moins je me serai vengé littérairement, comme dans Le Dictionnaire des idées reçues je me vengerai moralement."<sup>2</sup>

### 3. Confessions

Flaubert continue par critiquer l'oeuvre romantique de sa jeunesse, après le commencement de son nouveau roman:

Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer. J'en aurais tiré parti, au lieu d'en tirer mal... (Dans l'art:) La passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi; c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait. A la place de Saint-Antoine, par exemple, c'est moi qui y suis; la Tentation a été pour moi et non pour le lecteur. Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est.... Mais il faut avoir la faculté de se la faire sentir. Cette faculté n'est autre que le génie: voir, avoir le modèle devant soi, qui pose.... Le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style....

J'ai eu... mon époque nerveuse, mon époque sentimentale, et j'en porte encore, comme un galérien, la marque au cou. Avec ma main brûlée j'ai le droit maintenant d'écrire des phrases sur la nature du feu.... Je me sens en bon état physique et moral et j'espère que ma Bovary va reprendre un peu.<sup>3</sup>

A travers la Correspondance et à travers les Oeuvres de Jeunesse inédites, donc, se montre peu à peu ce "bon sens" qui distingue les ouvrages dits réalistes. Par les Champs et par

---

1. Maynial, op. cit., page 118.

2. Correspondance III, à Louise Colet; septembre 1853; page 337.

3. Correspondance II, à Louise Colet, juillet 1852; pages 460-463.

les Grèves est un succès de discipline critique. La Correspondance de cette époque montre la nouvelle importance qu'entrevoit Flaubert dans l'idéal de son "art pur". Comme écrivain, il était dès 1849, dès l'échec de sa Tentation de Saint-Antoine, presque le romancier réaliste de Bovary. Le chagrin de cette déception du Saint a été amer;<sup>1</sup> néanmoins, son regret romantique a été dédommagé de son nouvel esprit critique et impersonnel. En 1852, il écrira à Louise Colet:

Quant à l'amour, ç'a été le grand sujet de réflexion de toute ma vie. Ce que je n'ai pas donné à l'art pur, au métier en soi, a été là; et le coeur que j'étudiais, c'était le mien. Que de fois j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel qui m'entraînait dans la chair! Bovary (dans une certaine mesure, dans la mesure bourgeoise, autant que je l'ai pu, afin que ce fût plus général et humain) sera sous ce rapport, la somme de ma science psychologique et n'aura une valeur que par ce côté.<sup>2</sup>

Les Mémoires d'un fou, Novembre, la première Education sentimentale, sont des essais au sujet de ce "moi", de petits thèmes littéraires, pour ainsi dire, dont l'auteur réaliste se servira pour ses grands romans.<sup>3</sup> On a déjà noté assez fréquemment les caractéristiques autobiographiques chez les personnages principaux des oeuvres de jeunesse: ci-après, il faut étudier ce "moi" qui grandira, en devenant Emma Bovary,

---

1. Correspondance II, à Louis Bouilhet: Damas, septembre 1850. Page 237: "Je suis... revenu... du coup affreux que m'a porté Saint-Antoine."

2. Correspondance II, à Louise Colet; juillet 1852. Page 457.

3. Correspondance II, à Louise Colet; 16 janvier 1852. Pages 343-344. Notons: "Il y a en moi, littérairement parlant, deux bons-hommes distincts: un qui est épris de gueulades, de lyrisme... un autre qui... creuse le vrai tant qu'il peut,... qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit..."

Frédéric, Bouvard et Pécuchet.

Rappelons-nous l'avenir que Flaubert a prévu pour ce "moi":

Oui, quand je serai de retour (du voyage en Orient), je reprendrai, et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde.<sup>1</sup>

L'esprit cynique mais critique s'éveillait chez Flaubert, désenchanté en face de la réalité de son pays de rêves. Il se voyait plus clair. Néanmoins, il n'a guère vu son "moi" moins clair, dans ce morceau des Mémoires d'un fou (1838):

Je rêvais la mer, les lointains voyages, les amours, les triomphes, toutes choses avortées dans mon existence, cadavres avant d'avoir vécu.... A peine ai-je vu la vie qu'il y eut un immense dégoût dans mon âme; j'ai porté à ma bouche tous les fruits, ils m'ont semblé amers, je les ai repoussés et voilà que je meurs de faim.<sup>2</sup>

Flaubert mourait donc "de faim", d'ennui romantique: en somme, des suites de ses orgies de l'imagination. C'est exactement le cas de ses personnes: d'Emma, de Frédéric notamment. Mais voici la chose singulière: après "la mort", c'était Flaubert lui-même qui a officié, scalpel à la main, à l'autopsie. Voilà ce dont il eût été incapable à l'époque des Mémoires d'un fou. Dans cet amphithéâtre réaliste, sa Correspondance, écrit en même

---

continué de page 54.

L'Education (était) un essai. Saint-Antoine en est un autre." ibid., page 462: "Saint-Antoine..., c'est moi."

1. Correspondance II, page 203: le 4 juin, 1850, à Bouilhet. Supra, p. 51.

2. Mémoires d'un fou: Oeuvres de Jeunesse inédites, t.I, page 502.

temps que Madame Bovary (1852), le romancier étudiait son propre coeur.<sup>1</sup>

Cette valeur dont parle Flaubert est la réalité de ses propres expériences: de ses propres haines, de ses propres amours. Impitoyablement, avec sa nouvelle méthode impersonnelle, il les étale sur les pages de Madame Bovary. Est-ce que c'est une tendance sadique qui permet à Flaubert de revivre ses débâches romantiques, tout en les illuminant de sa satire amère? Peut-être se venge-t-il de ses ennuis de jeunesse, des médiocrités de la vie bourgeoise, des excès du goût romantique. C'est Maigron qui résume la fonction réaliste de notre auteur:

N'avions-nous pas raison de dire que la morale romantique n'a pas eu de plus impitoyables ennemis que les romantiques eux-mêmes? Laissons à Flaubert le soin d'en paraître la démonstration. Un réaliste consciencieux, et Flaubert poussa la conscience jusqu'au scrupule, est toujours redoutable; quand il a du talent, cela peut devenir terrible. C'est exactement un miroir qui se promène sur la grand'route.... Malheur aux ridicules qui s'étalent naïvement à côté!<sup>2</sup>

---

1. Correspondance II, p.457; juillet 1852. A Louise Colet. Noter: Madame Bovary était commencé en automne, 1851. Première allusion à ce roman: Correspondance II, p. 316: lettre entièrement inédite, et sans date, mais placée par Conard entre une lettre datée le 26 juillet, 1851, et une du 28 septembre, 1851.

2. Maigron, Le Romantisme et les Moeurs, p. 465.

## CHAPITRE CINQ

### DU REALISME DE MADAME BOVARY AU REALISME DE L'EDUCATION SENTIMENTALE

#### 1. L'impersonnalité supprime le lyrisme

Après que Flaubert a repris son travail en 1851, ses tendances réalistes se sont développées dans ses luttes presque continuelles pour se faire romancier impersonnel. Il se souvient avec beaucoup d'amertume de l'échec de son Saint-Antoine, et de l'Education sentimentale (1845), arrivant même à les trouver trop lyriques, trop franchement subjectifs, trop décousus. Il écrit à Louise Colet, en 1852:

J'ai fait depuis des progrès en esthétique. Je sais comment il faut faire. Oh mon Dieu! si j'écrivais, le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je serais!... Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air.... Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies....

C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'Art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.<sup>1</sup>

Voilà le manifeste réaliste de Flaubert, pour ainsi dire.

Mais déjà l'auteur s'écrie:

Oh! quelle polissonne de chose que le style! Tu n'as point...l'idée du genre de ce bouquin. Autant je suis débraillé dans mes autres livres,

---

1. Correspondance II, pages 343, 345, 346. Le 16 janvier 1852.

autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. Ce sera triste à lire; il y aura des choses atroces de misères et de fétidité.<sup>1</sup>

Et encore:

Je suis dans un...monde...de l'observation attentive des détails les plus plats. J'ai le regard penché sur les mousses de moisissure de l'âme. Il y a loin de là aux flamboiements mythologiques de Saint-Antoine. Et de même que le sujet est différent, j'écris dans un tout autre procédé. Je veux qu'il n'y ait pas dans mon livre un seul mouvement, ni une seule réflexion de l'auteur.<sup>2</sup>

Quoique Flaubert regrette son style lyrique, il croit que le nouveau style sera d'un art plus profond.<sup>3</sup> Comme les Goncourt, Daudet, Zola Huysmans, mais à l'encontre de Balzac, il compose par tableaux, au lieu de créer une progression dramatique et un récit bien noué.<sup>4</sup> La phrase, c'est l'élément le plus composé de son ouvrage;<sup>5</sup> l'effort de composition porte chez lui surtout sur les détails, plutôt que sur l'ensemble. Ce sont des tableaux, qui sont très puissants. Ils constituent ce que Maynial a nommé "l'évocation historique", même "l'expression suprême" de l'esthétique flaubertienne.<sup>6</sup>

---

1. Correspondance II, page 361, le 1er février 1852.

2. Ibid., page 365.

3. Ibid., page 382; mars 1852. Lettre entièrement inédite.

4. Cité par Thibaudet, Gustave Flaubert, page 256, de Ferrère, Esthétique de Gustave Flaubert.

5. Thibaudet, ibid., page 256.

6. Maynial, Flaubert et son milieu, (Paris: Nouvelle Revue Critique, 1927.) Page 203.

Tels sont les portraits de M.Homais, d'Emma, du père Rouault, dans Madame Bovary; tels sont ses paysages normands, ses intérieurs bourgeois, ses "nocturnes dans la campagne normande".<sup>1</sup> On trouve une sureté de choix dans les détails concrets, dans "cette pénétration de l'âme par le décor, le visage, et le costume,"<sup>2</sup> qui dépasse de loin le style des oeuvres de jeunesse. Nous avons déjà cité bien des exemples de ce don de la peinture verbale; néanmoins, remarquons encore une fois quelques morceaux représentatifs de cette "expression suprême", pour noter les changements du style qui se produisent de Smarh et Novembre jusqu'à Madame Bovary.<sup>3</sup>

D'abord, voyons un exemple de Smarh:

Qu'elle était belle (l'église), quand les moissonneurs couverts de sueur entraient et faisaient bénir les gerbes de blé..., quand les chevaliers, avant de partir pour la Palestine, venaient chercher leur épée et disaient un éternel adieu au grand portique noir où le soleil rayonne, au clocher d'ardoises où la voix d'airain chante et prie dans sa cage de pierre!<sup>4</sup>

L'autre exemple est tiré de Novembre: le décor rouennais est à noter. On peut y reconnaître Croisset, aux bords de la Seine, par une soirée d'automne:

---

1. Maynial, Flaubert et son milieu, (Paris: Nouvelle Revue Critique, 1927.) Page 204.

2. Ibid., page 207.

3. Smarh: dans Oeuvres de Jeunesse inédites, t.II, pp.8-120. 1839: Flaubert avait dix-huit ans.

Novembre: op.cit., t.II, pp. 162-256. 1842.

Madame Bovary: y comprendre 1852 à 1853, à peu près.

4. Smarh, page 80. Maynial, op.cit., page 205, dit: "C'est un souvenir matériel de la cathédrale de Rouen... une belle évocation de la cloche." Voir pages 79, 83, dans Smarh.

Je voyais les vaches rentrer; elles beuglaient en se tournant vers le couchant; le petit garçon qui les chassait devant lui avec une ronce grelottait sous ses habits de toile; elles glissaient sur la boue en descendant la côte, et écrasaient quelques pommes restées dans l'herbe.<sup>1</sup>

Malgré la beauté de ces passages, cependant, il serait difficile de trouver dans les oeuvres de jeunesse de Flaubert cette harmonie et ce rythme des phrases qui caractérisent les ouvrages de son âge mûr. De 1852 à 1853, l'auteur songeait à la qualité des images, ce qui manquait à son "romantisme sentimental et élégiaque", avec ses "grandiloquences surannées".<sup>2</sup> Enfin, un accord "'entre le mot juste et le mot musical", qui semblait à Flaubert la formule de son art",<sup>3</sup> devait arriver. Avant d'examiner le style de Madame Bovary, remarquons deux citations de Smarh, exemples de la phrase rythmique et harmonieuse:

Et les empires allaient toujours, avec leurs ruines qui tombent, troublent le silence du temps, dans le calme du néant et de l'éternité.<sup>4</sup>

Ne te rappelles-tu plus ces nuits de délices sur le gazon plein de fleurs, quand les arbres avaient des feuilles, que la lune éclairait le ruisseau, et que les vents de la nuit, pleins de parfums et de mystères, séchaient la sueur de vos membres fatigués?<sup>5</sup>

Voilà un commencement de l'art musical qui dominera enfin son style réaliste.<sup>6</sup> La perfection viendra après ces affres de

---

1. Novembre, page 163.

2. Maynial, op. cit., pages 209-211.

3. Ibid., page 211.

4. Smarh, Oeuvres de Jeunesse inédites, t.II, page 8.

5. Ibid., page 64.

6. Maynial, Flaubert et son milieu: page 212: Noter "ce

travail à Croisset, pendant que la Bovary se formera. Alors, sa prose sera tout à fait rythmée, variée, d'une netteté d'images vraiment surprenante; prose d'une justesse de ton qui sied à chaque paysage, à chaque portrait.<sup>1</sup> En voici deux exemples de Madame Bovary:

On était au commencement d'avril, quand les primevères sont écloses; un vent tiède se roule sur les plates-bandes labourées.... La vapeur du soir passait entre les peupliers dans feuilles, estompant leurs contours d'une teinte violette, plus pâle et plus transparente qu'une gaze subtile arrêtée sur leurs branchages. Au loin, des bestiaux marchaient; on n'entendait ni leurs pas, ni leurs mugissements; et la cloche, sonnant toujours, continuait dans les airs sa lamentation pacifique.<sup>2</sup>

Après ce "paysage", regardons cet "intérieur" orné avec un contraste frappant, le souvenir réaliste dans son cadre romantique:

L'air du bal était lourd; les lampes pâlissaient. On reflua dans la salle de billard. Un domestique monta sur une chaise et cassa deux vitres; au bruit des éclats de verre, madame Bovary tourna la tête et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient. Alors le souvenir des Bertaux lui arriva. Elle revit la ferme, la mare bourbeuse, son père en blouse sous les pommiers, et elle se revit elle-même, comme autrefois, écrémant avec son doigt les terrines de lait dans la laiterie. Mais, aux fulgurations de l'heure présente, sa vie passée, si nette jusqu'alors, s'évanouissait tout entière, et elle doutait presque de l'avoir vécue.<sup>3</sup>

Flaubert porte sa technique réaliste plus loin, quand il fait ses portraits. Détails concrets de costume, quelques mots

---

continué de page 60.

désir, qui deviendra une passion, d'exprimer l'inexprimable, par le choix et la disposition des mots, de produire un effet musical, par la sonorité, le rapport des parties, les repos, l'écho qui se prolonge."

1. Faguet: Flaubert, pages 165-168.
2. Madame Bovary, pages 115-116.
3. Ibid., pages 54-55.

évocateurs pour peindre les actions caractéristiques, même la figure esquissée, si elle n'est pas trop insignifiante: voilà un portrait par Flaubert.<sup>1</sup> Par exemple, voici M.Homais:

Un homme à pantoufles de peau verte, quelque peu marqué de la petite vérole et coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée. Sa figure n'exprimait rien que la satisfaction de soi-même et il avait l'air aussi calme dans la vie que le chardonneret suspendu au-dessus de sa tête dans une cage d'osier.<sup>2</sup>

Nous avons remarqué dans Chapitre Trois<sup>3</sup> ce don de description réaliste auquel nous devons les portraits et les paysages des oeuvres de jeunesse. Après Par les champs et par les grèves, (1847), ce don prendra une nouvelle envergure, grâce à l'usage que fit Flaubert de notes prises sur le vif, et grâce à une documentation incroyable.

D'ailleurs, les images y deviendront plus fréquentes comme ce style se développera. Plusieurs critiques sont unanimes à mettre au premier plan d'importance cette prédominance de l'image sur l'idée, ou, pour citer Maynial, de "l'image symbole de l'idée,"<sup>4</sup> qui l'exprime vraiment au lieu de se borner à la traduire ou à l'éclairer. Et tous, dit-il, en citent des exemples à l'infini, dont l'abondance même prouve bien qu'il s'agit "d'un procédé,

---

1. Faguet: Flaubert, pages 159-163.

2. Madame Bovary, page 78.

3. Supra, page 44; page 43, 2<sup>e</sup> note.

4. Maynial, Flaubert et son milieu, page 190. Une note de Maynial avis: cf. Brunetière, Le Roman naturaliste, page 156; Faguet, Flaubert, page 155; Ferrère L'Esthétique de Gustave Flaubert, p.195.

"L'image symbole" semble vouloir dire de tels exemples que ceux-ci: Madame Bovary, page 342: le chanson de l'aveugle, lequel rappelle à la mourante les terreurs et les délices désespérées de l'adultère; page 169: "un cri vague et prolongé", au delà du bois où Emma et Rodolphe se donnent à leur passion, - un cri qui se mêle avec les "vibrations des nerfs émus" d'Emma; pages 172, 272, 258; des rideaux de toile jaune; chez Rodolphe, chez Emma, et dans le fiacre rouennais, tous les trois scènes de l'adultère. Voir Supra, p. 45.

d'une méthode, d'un système".

Il est intéressant de suivre le développement d'une image des oeuvres de jeunesse jusqu'à Madame Bovary. Voici une telle image, de Smarh:

Un désespoir immense vint s'abattre sur lui comme un vautour sur un cadavre.<sup>1</sup>

Or, remarquons une image comparable, de Novembre:

Mon coeur est vide comme les tombeaux où les morts sont pourris.<sup>2</sup>

Nous apprenons que cette oeuvre était relue par l'auteur en automne 1853, qu'il l'a condamnée sommairement à cause de son style, mais qu'il y a trouvé de bonnes phrases, quelques belles comparaisons, - enfin, qu'il s'en est servi pour aider le progrès de son nouveau roman.<sup>3</sup> Voici la même idée du coeur blessé, mais plus "imagée", pour ainsi dire:

Quant au souvenir de Rodolphe, (Emma) l'avait descendu tout au fond de son coeur; il restait là, plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain. Une exhalaison s'échappait de ce grand amour embaumé et qui, passant à travers tout, parfumait de tendresse l'atmosphère d'immaculation où elle voulait vivre. Quand elle se mettait à genoux sur son prie-Dieu gothique, elle adressait au Seigneur les mêmes paroles de suavité qu'elle murmurait jadis à son amant, dans les épanchements de l'adultère. C'était pour faire venir la croyance.<sup>4</sup>

Le développement de cette image nous permet de suivre la transition qui s'est opérée chez Flaubert. Toutes les trois

---

1. Smarh: page 117.

2. Novembre: page 185.

3. Correspondance III, page 379. 28-29 octobre 1853, à Louise Colet.

4. Madame Bovary: page 225.

sont purement romantiques: nous y retrouvons l'âme incomprise qui s'exprime par des symboles macabres. Mais le traitement romantique subit des modifications successives. L'auteur s'émancipe de plus en plus de son sujet, le soumet à une analyse critique et impersonnelle. L'accent de douleur personnelle se transforme en une ironie discrète. L'identification de l'auteur avec ses personnages cède à une critique satirique et amère: le romantique des Oeuvres de jeunesse devient le réaliste de Madame Bovary.

D'ailleurs, les images de Flaubert gagnent en impersonnalité, en dépit de leur romantisme, si l'on les compare avec leurs prototypes. En voici des exemples:

Novembre

Je me complaisais dans mon chagrin...je le savourais même, avec la joie désespérée du malade qui gratte sa plaie et se met à rire quand il a du sang aux ongles. (page 185)  
Les passions qui viennent (dans le coeur de l'homme) sont comme les voyageurs dans le désert du Sahara; elles y meurent étouffées, et leurs cris ne sont point entendus au delà. (page 164)  
Je sentais vaguement ma saison chaude arriver, de même qu'aux premiers jours de soleil une ardeur d'été vous est apportée par les vents tièdes, quoiqu'il n'y ait encore ni herbes, ni feuilles, ni roses. (page 193)

Madame Bovary

La folie la prenait... elle ne se rappelait point la cause de son horrible état, c'est-à-dire la question d'argent. Elle ne souffrait que de son amour, en sentait son âme l'abandonner par ce souvenir, comme les blessés, en agonisant, sentent l'existence qui s'en va par leur plaie qui saigne. (page 328)  
Dès lors, ce souvenir de Léon fut comme le centre de son ennui; il y pétillait plus fort que, dans un steppe de Russie, un feu de voyageurs abandonné sur la neige. (page 130)  
...Au commencement d'avril... un vent tiède se roule sur les plates-bandes labourées, et les jardins, comme les femmes, semblent faire leur toilette pour les fêtes de l'été...La pensée (d'Emma) s'égarait dans ses vieux souvenirs (romantiques) de jeunesse et de pension. (pages 115-116)

L'impersonnalité de l'auteur, dans les citations de Madame Bovary, est à noter. Les images de Smarh et de Novembre sentent la banalité, où le "moi" de l'auteur abonde jusqu'à l'embarras. Comme dit Maynial, "Tout le clinquant du faux romantisme (y est) mêlé à la phraséologie du dix-huitième siècle."<sup>1</sup> Peu à peu, depuis Novembre et la "crise nerveuse" des années 1845 à 1846, le jugement de Flaubert a mûri; l'échec de Saint-Antoine lui a ouvert les yeux sur les défauts du lyrisme romantique. Il est devenu critique de son propre style, tout en développant ses théories de l'accord entre le mot juste et le mot musical, et du besoin absolu de l'impersonnalité de l'auteur.

Deux autres citations nous permettent de suivre cette métamorphose:

J'étais, dans la variété de mon être, comme une immense forêt de l'Inde, où la vie palpite dans chaque atome. (Novembre, p. 180.)

(Emma) se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme; et elle cherchait à imaginer... cette vie différente... Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son coeur. (Madame Bovary, p. 47).

Dans la première citation, voilà Flaubert, héros byronien, qui souffrait de l'hypertrophie de l'imagination et de la sensibilité, lui qui aimait avec passion les lieux exotiques et lointains. L'image, "une immense forêt de l'Inde", est caractéristique du personnage romantique.

Dans la seconde, voilà Emma Bovary, encore une incarnation

---

1. Maynial: Flaubert et son milieu, page 202.

de Flaubert, encore une romantique, mais une romantique jugée, satirisée; et l'image, "un grenier dont la lucarne est au nord", exprime d'une façon sobre et réaliste, l'état de son âme. Les deux images marquent clairement le changement de méthode qui a eu lieu chez l'auteur. Il rejette les images grandioses et enflées des oeuvres de jeunesse, en faveur de celles plus modestes, mais pour cela même, plus exactes et plus expressives, de Madame Bovary. Comme Maynial a fait remarquer, le surcroît de vérité et de profondeur des images de Flaubert est dû au meilleur choix qu'il fait des objets qui lui servent de termes de comparaison.<sup>1</sup>

Enfin le style réaliste de Flaubert commence à paraître, à se cristalliser. Mais l'Art est un long sacrifice, comme dit notre auteur lui-même, à Louise Colet:

Au reste, toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent de manque d'ordre. C'est une conviction que j'ai maintenant. Si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, c'est que vous n'avez pas l'idée. L'image, ou le sentiment bien net dans la tête, amène le mot sur le papier... La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire (et j'y converge, ce qui m'effraie.) ...Ah! la littérature! Quelle démangeaison permanente! C'est comme un vésicatoire que j'ai un coeur. Il me fait mal sans cesse, et je me le gratte avec délices.<sup>2</sup>

---

1. Maynial: Flaubert et son milieu, page 202.

2. Correspondance III, page 360; le 30 septembre 1853. Rapprocher cette citation de Novembre: "Je me complaisais dans mon chagrin... je le savourais même, avec la joie désespérée du malade qui gratte sa plaie et se met à rire quand il a du sang aux ongles." (page 185.) Voir supra, page 42,<sup>2<sup>e</sup> note</sup>. Shanks a noté cette tendance presque "masochistic"; voir Flaubert's Youth, page 133. Flaubert a emprunté cette image de la souffrance pour exprimer ses souffrances sadiques comme auteur-critique réaliste, sans doute.

"Ah! je les aurai connues les affaires de l'Art," a-t-il crié.<sup>1</sup> Et il a souffert un supplice incroyable et sans relâche pendant toutes les années de la création de Madame Bovary, à cause de son don d'analyse et de sa conscience de soi, qui rendaient possible cette étude détestée, commencée pour plaire aux dieux insatiables de son Art "pur".<sup>2</sup>

## 2. Le Traitement ironique de l'amour

Le fiasco Louise Colet nous fournira un exemple bien intéressant de la méthode employée par Flaubert pour écrire ses romans réalistes. L'amour passionné de Louise était un sentiment fougueux, parfois stupide d'une jalousie amère, sentiment qui emprunte beaucoup de "couleur" à la passion telle que l'entendaient les cénacles romantiques: en somme, à peu près le même amour qu'éprouvait Emma pour Léon et Rodolphe. Il n'y a pas de doute que Flaubert se soit servi de Louise pour étudier les élans amoureux de sa Madame Bovary. En octobre 1851, pendant qu'il ruminait l'idée peu séduisante de son sujet bourgeois, Gustave a écrit à Maxime Du Camp:

Ce qui me révolte c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres.... Et puis, regardons plus loin: si je publie, ce ne sera à demi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire. J'irai vivre à Paris pendant l'hiver. Je serai un homme comme un autre; je vivrai la vie

---

1. Correspondance II, page 339: le 12 janvier 1852, à Louise Colet.

2. Ibid., page 345. Voir ibid., page 434, à la même, où Flaubert exprime ses théories au sujet de style: L'idéal de la prose est arrivé à un degré inouï de difficulté; il faut se dégager de l'archaïsme, du mot commun, avoir les idées contemporaines dans les mauvais termes, et que ce soit clair comme du Voltaire, touffu comme du Montaigne, nerveux comme du La Bruyère, et ruisselant de couleur, toujours.

passionnelle, intriguée et intrigante. Il me faudra exécuter beaucoup de choses qui me révolteront et qui d'avance me font pitié. Eh bien! suis-je propre à tout cela, moi? Tu sais bien que je suis l'homme des ardeurs et des défaillances.<sup>1</sup>

Et on sait bien, grâce à la Correspondance, qu'il a visité Louise à Mantes pendant les mois qui suivent.<sup>2</sup>

Or, il faut remarquer que cet amour passionné a été orageux: tantôt jalouse du travail de Flaubert, tantôt aigrie parce que Madame Flaubert, mère de Gustave, a empêché "la Muse" de se rendre à Croisset,<sup>3</sup> Louise a bien harcelé l'écrivain de 1846 à 1851. D'ailleurs, il y avait des liaisons littéraires et passionnées entre Louise et Bouilhet<sup>4</sup> et des rapports avec Alfred de Vigny, Cousin, et Maxime Du Camp, pour ne mentionner que quelques-uns des obstacles au bonheur des deux amants.

La première rupture est arrivée en 1848, au printemps, après cette lettre de Flaubert:

A quoi bon revenir sans cesse sur D(u Camp) et sur les griefs, fondés ou non, que vous pouvez avoir contre lui? Vous devez comprendre que cela m'est pénible depuis longtemps. Cette persistance, qui était d'abord de mauvais goût, finit par être cruelle.... Ma monstrueuse personnalité, comme vous le dites si aimablement, n'est pas telle qu'elle efface en moi tout sentiment honnête, humain, si vous aimez mieux. Un jour, peut-être, vous le reconnaîtrez et vous repentirez d'avoir dépensé, à propos de moi, tant de chagrin et tant d'amertume.<sup>5</sup>

---

1. Correspondance II, pages 320-321.

2. Steegmüller: Flaubert and Madame Bovary, a Double Portrait: (New York: The Viking Press, 1939.) Page 331. Correspondance II, III: Flaubert fait mention souvent de leurs rendez-vous.

3. Correspondance I, pp.428-433; II, 1-19; III, pp.376-377, etc.

4. Joseph Jackson: Louise Colet: (New Haven: Yale University Press, 1937.) Chapitre XIII. Surtout page 231.

5. Correspondance II, pages 80-81; mars 1848.

Voici un billet significatif du 21 août 1848:

Merci du cadeau.  
Merci de vos très beaux vers.  
Merci du souvenir.

A vous. G.<sup>1</sup>

Après ce chef-d'oeuvre littéraire, silence jusqu'à juillet 1851, quand Flaubert est revenu de l'Orient. Ensuite, une réconciliation:

Je voudrais que vous fussiez en tel état que nous puissions nous revoir avec calme. J'aime votre société quand elle n'est pas orageuse. Les tempêtes qui plaisent si fort dans la jeunesse ennuient dans l'âge mûr... Nous tâcherons d'être contents l'un de l'autre. A Paris, je remettrai chez vous les deux manuscrits que vous m'avez confiés. Je vous rendrai aussi, mais seulement à vous et en main propre, une médaille de bronze que j'ai acceptée jadis par faiblesse et que je ne dois pas garder. C'est la propriété de votre enfant.<sup>2</sup>

Enfin, la rupture définitive. Selon Jackson,<sup>3</sup> la jalousie de Louise Colet contre le roman, Madame Bovary, lui persuada que "ce n'était qu'un prétexte, un moyen de donner expression à l'égoïsme de Flaubert. Il avait refusé catégoriquement de lui en lire même des extraits tant que l'oeuvre n'était pas terminée." Mais la Correspondance nous explique plus clairement que leurs brouilles résultaient de l'amour romantique de Louise, auquel répondait un réalisme croissant, un mépris des "beaux sentiments" de plus en plus décidé chez Gustave. Tout cela est apparent dès 1846; voir ces lettres, entièrement inédites<sup>4</sup> et sans date, mais

---

1. Correspondance II, page 85.

2. Correspondance II, pages 314, 315; 1851.

3. Jackson, Louise Colet: page 231.

4. Inédites avant l'édition Conard, y compris.

probablement de la fin de décembre, 1846:

Adieu, tâche de m'oublier... Tu t'es trompée en disant que je n'avais pour toi que de la curiosité. Il y a plus, mais toi tu ne crois qu'aux extrémités des choses.<sup>1</sup>

Il m'est impossible de continuer plus longtemps une correspondance qui devient épileptique... Qu'est-ce que je vous ai fait (puisque c'est vous maintenant), pour que vous m'étaliez, avec l'orgueil de la douleur, le spectacle d'un désespoir auquel je ne sais pas de remèdes? Si je vous avais livrée, affichée, si j'avais vendu vos lettres, etc., vous ne m'écririez pas de choses plus atroces ni plus désolantes.... Vous savez bien que je ne peux pas venir à Paris.... Je m'étais formé de l'amour une toute autre idée. Je croyais que c'était quelque chose d'indépendant de tout.... Moi, je suis las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants. J'aime beaucoup le bon sens avant tout, peut-être parce que je n'en ai pas.<sup>2</sup>

Voilà le secret de la rupture définitive en 1854: Flaubert, depuis huit ans, était "las des grandes passions" romantiques. Dès lors, il se préparait à les satiriser: son réalisme croissant s'opposait à son romantisme excessif. En 1854, il écrit à Louise:

Pauvre chère Louise,... je crois que ton amour chancelle.... Or je suis difforme, infâme, égoïste,... Je ne me réformerai pas. J'ai déjà tant gratté, corrigé, annihilé ou bâillonné de choses en moi que j'en suis las. Tout a un terme, et je me trouve assez grand garçon maintenant pour me considérer comme éduqué.<sup>3</sup>

Il y avait, bien entendu, des problèmes financiers: Louise voulait emprunter de l'argent.<sup>4</sup> A cet égard, nous nous rappelons

---

1. Correspondance I: page 430.

2. Ibid., pages 432-433.

3. Correspondance IV, page 9: 13 janvier 1854.

4. Correspondance III, page 377; op. cit. IV, page 8; ibid., pages 30-31.

Emma Bovary, pendant les tristes journées qui ont suivi ses débauches romantiques à Paris.<sup>1</sup> Mais la "grande passion" de Louise, et ses cadeaux d'un goût douteux, ont trop gêné son amant-critique, Flaubert: enfin, il nous semble qu'il s'est vengé de tout cela, en écrivant la deuxième partie de Madame Bovary, où Emma importune Rodolphe jusqu'à ce qu'une pensée de son amante soulève le coeur de ce libertin.<sup>2</sup> Voyons surtout le Chapitre XIII, où Rodolphe fouille dans sa vieille boîte à biscuits de Reims, trésorerie de ses souvenirs. Parmi les "lettres de femmes", il trouve beaucoup de correspondance d'Emma, de lettres "tendres ou joviales, facétieuses, mélancoliques; il y en avait qui demandaient de l'argent." Continuons:

Prenant donc à poignée les lettres confondues, il s'amusa pendant quelques minutes à les faire tomber en cascades de sa main droite dans sa main gauche. Enfin, ennuyé, Rodolphe alla reporter la boîte dans l'armoire en se disant:  
- Quel tas de blagues! ...<sup>3</sup>

Ensuite, après avoir écrit une lettre de renonciation à Emma, il trempe son doigt dans de l'eau, laisse tomber sur la page une grosse goutte pour y simuler une larme, alors se sert du cachet Amor nel cor d'Emma.<sup>4</sup> Or, on sait bien que Flaubert a reçu de Louise un tel cachet avec cette même devise; la Correspondance

---

1. Madame Bovary, pages 326-328.

2. Ibid., Chapitre XII, pages 196-210.

3. Ibid., pages 211-212.

4. Ibid., page 214. Voir aussi pages 199-200: les cadeaux d'Emma à Rodolphe.

en fait mention,<sup>1</sup> et Jackson, dans Louise Colet, le remarque.<sup>2</sup> Après la publication de Madame Bovary, la Muse elle-même a lu ce témoignage ironique de leur fiasco: elle a reconnu la ressemblance aux détails de sa propre histoire. Elle s'est vengée en publiant un poème médiocre, "Amor nel cor", où elle raconte ses malheurs, en diffamant le romancier. Voici quelques vers de ce petit chef-d'oeuvre vengeur:

Pour lui, dur au malheur, grossier envers la femme,  
Hélas! elle était pauvre, elle donnait bien peu,  
Mais tout don est sacré quand il renferme une âme.

Eh bien! dans un roman de commis voyageur  
Qui comme un air malsain nous soulève le coeur,  
Il a raillé ce don en une phrase plate;  
Mais il garde pourtant le beau cachet d'agate.<sup>3</sup>

Et ce poème n'était pas sa seule vengeance. En 1860, un roman, Lui, parut. "Lui" est nommé Léonce, mais il ressemble à Gustave, car il est l'amant-mythe vivant au loin à la campagne, travaillant en fanatique de l'art à un grand livre. L'héroïne, Louise elle-même, est la confidente de ce génie inconnu. Il est à remarquer que Flaubert y apparaît sous les traits d'un ladre, un monstre d'égoïsme et d'insensibilité.<sup>4</sup> Louise Colet était-elle justifiée en condamnant ainsi l'auteur de cette satire de sa vie et de ses amours bruyantes? Sainte-Beuve, nota Jackson, reprocha à Flaubert son parti-pris de réalisme qui, "sous couleur de vérité, rassemblait les sottises et les perversités, divers

---

1. Correspondance I, page 430. 1846.

2. Jackson, Louise Colet: pages 232-233.

3. Ibid., pages 232-233. Note, par J. Jackson: poème publié dans Le Monde illustré, 29 janvier 1859; page 70.

4. Ibid., page 246.

aspects du mal, à l'exclusion du bien consolateur".<sup>1</sup> Louise Colet, lancée dans la littérature utilitaire, trouvait malsain ou immoral ce qui était par principe purement amoral.<sup>2</sup>

### 3. Le Romantisme satirisé

La méthode flaubertienne est marquée singulièrement d'une sorte de sadisme littéraire, où l'auteur satirise le jeune romantique qui était lui-même. Flaubert y sacrifiera mille fois son "moi": toute douleur d'une jeunesse byronienne sera mise à l'épreuve en même temps que l'auteur réaliste se grattera les plaies de l'âme, pour ainsi figurer les évocations autobiographiques des Mémoires d'un fou et de Novembre.<sup>3</sup> Enfin, toute souffrance sadique que l'on trouvera pendant les longues années de travail acharné sera un sacrifice de plus pour accomplir le nouveau réalisme de Madame Bovary et de l'Education sentimentale.

Flaubert deviendra donc un ascète qui se flagelle horriblement en se consacrant à son art. Emma et Frédéric, enfantés de son "moi", seront une espèce de récompense littéraire, de pauvres romantiques qu'il sacrifiera pour expier son passé.<sup>4</sup> En 1856, la Bovary finie, nous trouvons dans la Correspondance: "On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre; car c'est en

---

1. Jackson, Louise Colet: cité dans Causeries de lundi, xiii, pages 295-296.

2. Ibid., page 233.

3. Supra, page 4 de l'Introduction; Chapitre II, surtout page 8; Chapitre V, pages 59-60.

4. Maigron, Le Romantisme et les moeurs: pages 473-474, note au bas:

"Au fond et tout compte fait, Frédéric est le fils de Bovary

haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman."<sup>1</sup> En 1857, il écrit: "La littérature n'est plus pour moi qu'un supplice."<sup>2</sup>

Encore en 1857:

Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le coeur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste.... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué!<sup>3</sup>

Voilà, en métaphore, l'histoire littéraire de Flaubert.

Regardons un peu cette jeune fille, Emma née Rouault:

Elle avait lu Paul et Virginie et elle avait rêvé la maisonnette de bambous, le nègre Domingo, le chien Fidèle.... Au couvent...elle jouait fort peu durant les récréations...elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel....<sup>4</sup>

Alors, ses lectures sont chargées de romantisme: "elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines." Le goût de l'exotisme s'empare d'elle: "Pendant six mois, à quinze ans, Emma

---

continué de page 73.

et de Madame Bovary." Cité de Faguet, Flaubert: page 118. Supra, pages 54-55 de Chapitre IV.

Maigrin, ibid., cité de René Descharmes, Flaubert, page 103: Mlle Amélie Bosquet "ayant demandé au romancier d'où il avait tiré le personnage de Madame Bovary, il a répondu très nettement, et plusieurs fois répété: 'Madame Bovary, c'est moi! - D'après moi.'" Noter: Mlle Bosquet, dans la Correspondance, édition Conard: IV, page 350, note de M. René Descharmes, édition Santandréa.

1. Correspondance IV, page 134: à Mme Roger des Genettes; octobre ou novembre 1856. Voir infra, p. 95, dernière note.

2. Ibid., page 207: à M.X...., 22 juillet 1857.

3. Ibid., page 234: à Mlle Leroyer de Chantepie; 4 novembre 1857.

4. Madame Bovary, page 37.

se graissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture." De plus, ses aventures avec Walter Scott agrandissent l'hypertrophie de son imagination. Le culte des femmes illustres ou infortunées, "l'attirante fantasmagorie des réalités sentimentales" des chansons à la classe de musique, les "keepsakes" de ses camarades, - "Il les fallait cacher, c'était une affaire; on les lisait au dortoir", - tout est entrelacé pour faire ses rêves d'une vie passionnée.<sup>1</sup> Ensuite, la mort de sa mère, après laquelle "elle se laissa...glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Eternel discourant dans les vallons." Mais elle s'en ennue; elle s'ennue aussi de la vie au couvent; et rentrée enfin chez elle, Emma "prit ensuite la campagne en dégoût et regretta son couvent."<sup>2</sup> Se considérant fort désillusionnée, elle peut néanmoins rêver "cette passion merveilleuse", pour se marier avec le premier venu, Charles Bovary. Le bon Charles, grossier et bête, ne peut point enchanter d'une manière satisfaisante cet esprit romantique. Jusqu'à sa mort, Emma cherchera "à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de félicité, de passion et d'ivresse, qui lui avaient paru si beaux dans les livres."<sup>3</sup> Toujours elle écoutera "la lamentation sonore des mélancolies romantiques se répétant à

---

1. Madame Bovary, pages 38-40.

2. Ibid., pages 41-42.

3. Ibid., page 36.

tous les échos de la terre et de l'éternité";<sup>1</sup> toujours elle se sentira "arrivée du premier coup à ce rare idéal des existences pâles, où ne parviennent jamais les cœurs médiocres".<sup>2</sup> Maigron exprime admirablement les principes romantiques de cette héroïne:

Autour de ses amours, légitimes ou adultères, Emma Bovary ne pourra pas ne pas imaginer d'éblouissants, de romantiques décors. Emma Bovary était de sa génération, tout simplement.<sup>3</sup>

Elle accusera la médiocrité et la vulgarité de son milieu, et elle soupirera après les joies d'une vie en ville; comment se consoler de ses déceptions rudes? Elle reprendra "les rêveries dont l'ont déjà bercée les livres romantiques."<sup>4</sup> Citons encore de Maigron:

C'est ainsi que la littérature romantique viendra régulièrement au secours des insuffisances de la réalité, [par exemple,] de goûter par anticipation les voluptés de la fuite amoureuse avec le gentil-homme Rodolphe de la Huchette....<sup>5</sup>

Par exemple, la réalité des premiers jours de son mariage chassera Emma vers ses rêves romantiques:

Elle songeait quelquefois que c'étaient là pourtant les plus beaux jours de sa vie, la lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu, sans doute, s'en aller vers ces pays à noms sonores où les lendemains de mariage ont de plus

---

1. Madame Bovary, page 38.

2. Ibid., page 41.

3. Maigron, Le Romantisme et les moeurs: page 28. Voir aussi page 27: "Et sur cette âme l'empreinte du romantisme a été si profonde que la jeune femme continuera, sans y rien changer, les rêves de jeune fille. Le mariage n'a pas donné à Emma Bovary les émotions qu'elle en avait si impatientement, si ardemment attendues; et Emma Bovary l'en accusera la médiocrité, la vulgarité du milieu où la profession de son mari l'oblige à vivre."

4. Ibid., page 476.

5. Ibid., page 477.

suaves paresse! Dans des chaises de poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées, écoutant la chanson du postillon, qui se répète dans la montagne avec les clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. Quand le soleil se couche, on respire au bord des golfes le parfum des citronniers; puis, le soir, sur la terrasse des villas, seuls et les doigts confondus, on regarde les étoiles en faisant des projets. Il lui semblait que certains lieux sur la terre devaient produire du bonheur, comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part. Que ne pouvait-elle s'accouder sur le balcon des chalets suisses ou enfermer sa tristesse dans un cottage écossais, avec un mari vêtu d'un habit de velours noir à longues basques, et qui porte des bottes molles, un chapeau pointu et des manchettes!<sup>1</sup>

Alors, au commencement de l'affaire Rodolphe, elle "goûte par anticipation" (Maigron) "cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré"<sup>2</sup> dans son mariage avec Bovary. "Alors," dit Flaubert, "elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique de ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des voix de soeurs qui la charmaient."<sup>3</sup> Enfin, en goûtant par anticipation la fuite avec Rodolphe, Emma rêvera d'une manière fantastiquement romantique:

Au galop de quatre chevaux, elle était emportée depuis huit jours vers un pays nouveau, d'où ils ne reviendraient plus. Ils allaient, ils allaient, les bras enlacés, sans parler. Souvent, du haut d'une montagne, ils apercevaient tout à coup quelque cité splendide avec des dômes, des ponts, des navires, des forêts de citronniers et des cathédrales de marbre blanc....

---

1. Madame Bovary, pages 42-43. Voir aussi les lectures d'Emma après le bal à la Vaubyessard, page 61: "Elle lut Balzac et George Sand, y cherchant des assouvissements imaginaires pour ses convoitises personnelles."

2. Ibid., page 170.

3. Ibid., page 171.

et ainsi de suite, tout un passage incomparable, où Flaubert se sert ironiquement de sa grande provision d'exotisme romantique.<sup>1</sup>

A la recherche de l'amour byronien, Emma guettera son héros. D'abord, l'affaire Léon: elle "palpitait au bruit de ses pas; puis, en sa présence, l'émotion tombait, et il ne lui restait qu'un immense étonnement qui se finissait en tristesse."<sup>2</sup> Mais Léon, ennuyé, s'en va à Paris. Alors, Emma essaiera d'apprendre l'italien et de lire de l'histoire et de la philosophie. "Mais il en était de ses lectures comme de ses tapisseries, qui, toutes commencées, encombraient son armoire; elle les prenait, les quittait, passait à d'autres."<sup>3</sup> La mère Bovary condamnera âprement "ces vapeurs-là, qui lui viennent d'un tas d'idées qu'elle se fourre dans la tête, et (du) désœuvrement où elle vit."<sup>4</sup>

Prête pour la chute, Emma va aux comices agricoles, où elle ne découvre pas Rodolphe Boulanger, romantique fatal, - elle le "reconnaît" de ses lectures.<sup>5</sup> "J'ai un amant! un amant!" se répète-elle; et l'on sait comment elle fatiguera ce bien-aimé,

---

1. Madame Bovary, pages 205-206.

2. Ibid., page 113. Voir ibid., page 105: "L'amour, croyait-elle, devait arriver tout à coup, avec de grands éclats et de fulgurations, - ouragan des cieux qui tombe sur la vie, la bouleverse, arrache les volontés comme des feuilles et emporte à l'abîme le cœur entier."

3. Ibid., page 131.

4. Ibid., page 132.

5. Maigron, Le Romantisme et les mœurs: page 478. Voir page 479: "Quel ravissement pour Emma! C'est, dans la bouche de Rodolphe, le langage d'Indiana, de Jacques, de Valentine." Ici, Flaubert satirise, sans doute, les excès romantiques des œuvres de George Sand.

qui s'en ennuyera, en se disant: "N'importe, c'était une jolie maîtresse!"<sup>1</sup> Après la fuite de Rodolphe, Emma quètera des satisfactions sensuelles, en se réjouissant d'une crise religieuse.<sup>2</sup> Il ne faudra que Lucie de Lammermoor, à Rouen, et qu'une singulière rencontre avec Léon au théâtre, pour l'entraîner vers un nouvel adultère, vers des misères financières, vers l'empoisonnement et le néant.<sup>3</sup>

Le romantique satirisé par Flaubert, donc, connaît de grandes déceptions, des ignominies mornes. Que veut dire Flaubert, sinon montrer au lecteur où conduit la pratique de l'idéal romantique?<sup>4</sup> Maigrion constata cela dans le passage suivant:

C'est bien là en effet... Montégut en faisait la remarque. 'Madame Bovary a été, en toute réalité, pour le faux idéal mis à la mode par la littérature romantique ce que Don Quichotte a été pour la manie chevaleresque, ce que les Precieuses Ridicules ont été pour l'influence de l'hôtel de Rambouillet.'... Et M. Faguet:...'Ce livre est un acte de réaction ardente contre le romantisme... Voulez-vous savoir quel est le fond de Valentine, d'Indiana, et Lélia? Le voici: c'est Emma Rouault, semble dire Flaubert à toutes les pages de son roman. Et voulez-vous savoir ce qu'est une femme qui a fait son éducation dans les romans de George Sand? Le voici: c'est Emma Rouault.' On ne met pas plus d'impitoyable férocité à piétiner l'idéal, en morale, d'une école à laquelle cependant on appartient pour plus de la moitié de soi-même. Pour excuser le romantisme et ses pernicieuses leçons, il ne reste plus qu'à dire qu'Emma Bovary est une âme vulgaire. Mais l'est-elle à ce point? Et puis de quoi se compose la moyenne des lecteurs, et de quoi donc est faite l'humanité? Si d'ailleurs il ne suffit pas, contre la morale romantique, des témoignages invoqués jusqu'ici, nous n'avons qu'à continuer à recueillir les dépositions contre elle

---

1. Madame Bovary, page 210.

2. Ibid., pages 223-226.

3. Maigrion, Le Romantisme et les moeurs: pages 481-482.

4. Ibid., page 482.

de ses plus ardents fauteurs, de ses 'chantres les plus inspirés': et c'est Alfred de Musset et George Sand que nous voulons dire.<sup>1</sup>

Nous avons donc regardé le romantique satirisé chez Emma Bovary. Son éducation sentimentale nous fournit le modèle achevé qui est doué d'une imagination extraordinaire mais complètement dépourvu de "bon sens"; qui se donne sans relâche à la recherche de l'ivresse romantique, pour y trouver l'ennui, et le néant. Son génie ne mourra pas tout à fait après sa ruine matérielle: Flaubert permettra à cet esprit byronien de vivre encore chez Frédéric Moreau, "digne frère d'Emma".<sup>2</sup>

On sait bien que ce jeune homme, au lieu de faire son droit, continuera à Paris une éducation sentimentale commencée en province, -une éducation comme celle d'Emma, où des lectures très romantiques telles que "Werther, René, Franck, Lara, Lélia et d'autres plus médiocres l'enthousiasmaient presque également."<sup>3</sup> De plus, en dépit de son succès au collège de Sens à Paris, où ses triomphes légitiment "une haute ambition" de Madame Moreau, veuve, que son fils pourra devenir conseiller d'Etat, Frédéric sera le dilettante par excellence. Il ambitionnera "d'être un jour le Walter Scott de la France",<sup>4</sup> commençant par se mettre à écrire un roman de la

---

1. Maigron, Le Romantisme et les moeurs, page 482. Noter, au sujet de George Sand et Flaubert: Correspondance I: page 44, elle est admirée par Flaubert, jeune romantique. Correspondance IV: page 325: en 1859, Flaubert juge George Sand et ses oeuvres: "Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses oeuvres. J'ai... relu Lélia. Lis-le! Je t'en supplie, relis-moi ça!"

2. Maigron, Le Romantisme et les moeurs: page 28.

3. Flaubert, L'Education sentimentale (1869): (Paris: Bibliothèque - Charpentier, 1912). Page 19. Voir Supra, page 8.

4. Ibid., page 17.

passion, histoire de ses relations avec Madame Arnoux, voyageuse charmante. Cependant, les difficultés de faire un roman le décourageront: il le laissera au beau milieu.<sup>1</sup> D'une manière pareille, il louera un piano, et composera des valse allemandes;<sup>2</sup> en cherchant Madame Arnoux, il recherchera partout l'amour; il essayera de devenir un artiste célèbre, sans être même un dessinateur de mérite.

Toujours romantique, Frédéric aura de belles rêvasseries après la première rencontre avec Madame Arnoux:

Elle ressemblait aux femmes des livres romantiques. Il n'aurait voulu rien ajouter, rien retrancher à sa personne.<sup>3</sup> L'univers venait tout à coup de s'élargir...

Plus tard, il rêvera toujours, après la deuxième rencontre chez les Arnoux:

Il n'avait plus conscience du milieu, de l'espace, de rien... Cependant, il sentait monter de fond de lui-même quelque chose d'intarissable, un afflux de tendresse qui l'énervait, comme le mouvement des ondes sous ses yeux... Alors, il fut saisi par un de ces frissons de l'âme où il vous semble qu'on est transporté dans un monde supérieur. Une faculté extraordinaire, dont il ne savait pas l'objet, lui était venue. Il se demanda, sérieusement, s'il serait un grand peintre ou un grand poète; - et il décida pour la peinture, car les exigences de ce métier le rapprocheraient de Madame Arnoux. Il avait donc trouvé sa vocation! Le but de son existence était clair maintenant, et l'avenir infailible....<sup>4</sup>

Après quatre cents pages, quelques affaires amoureuses et bien des intrigues, voici notre Frédéric, qui rêvera pour jamais:

- 
1. Flaubert, L'Education sentimentale (1869): page 31.
  2. Ibid., page 32.
  3. Ibid., page 13.
  4. Ibid., page 62.

Il voyagea.

Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il revint.

Il fréquenta le monde, et il eut d'autres amours encore. Mais le souvenir continuel du premier les lui rendait insipides;<sup>1</sup> et puis la véhémence du désir, la fleur même de la sensation était perdue. Ses ambitions d'esprit avaient également diminué. Des années passèrent; et il supportait le désœuvrement<sup>2</sup> de son intelligence et l'inertie de son cœur.

Enfin, une dernière rencontre avec Madame Arnoux, après beaucoup d'années d'éloignement: mais sa passion est domptée quand il voit les cheveux blancs de sa bien-aimée.

Frédéric soupçonna Mme Arnoux d'être venue pour s'offrir; et il était repris par une convoitise plus forte que jamais, furieuse, enragée. Cependant, il sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, et comme l'effroi d'un inceste. Une autre crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégoût plus tard. D'ailleurs, quel embarras ce serait!<sup>3</sup>

Et le destin de notre romantique n'est pas sans ironie; mais voici une ironie mûre, qui abaisse au niveau de la bourgeoisie méprisée ce jeune héros.<sup>4</sup> Quel sort! Quelle cruelle condition! Emma est morte comme une héroïne romantique des livres de George Sand; mais le pauvre Frédéric, victime de l'art réaliste de Flaubert, vivra en petit bourgeois, tout en exhumant sa jeunesse,<sup>5</sup> pour

---

1. L'amour de Frédéric pour Mme Arnoux, enlevée de Paris par son mari, ressemble à l'amour de Flaubert pour Mme Schlésinger. Voir Supra, Chapitre II, page 17; page 18, note.

2. L'Education sentimentale, page 510.

3. Ibid., page 514.

4. Ibid., page 516.

5. Ibid., page 518: (Frédéric et Deslauriers) résumèrent leur vie. Ils l'avaient manquée tous les deux, celui qui avait rêvé l'amour, celui qui avait rêvé le pouvoir. Quelle en était la raison?

en partager les souvenirs les plus chers avec son ancien camarade, Deslauriers. Sans amour, sans espoir, Frédéric finira ses jours au coin du feu.

4. Haine de la bourgeoisie: critique des moeurs contemporaines

La haine des choses bourgeoises qu'a éprouvée Flaubert est fondée dans l'auteur lui-même.<sup>1</sup> Il écrira à George Sand, en 1866:

Moi, un être mystérieux, chère maître, allons donc! Je me trouve d'une platitude écoeurante et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau.<sup>2</sup>

Il écrivait à ce temps-là l'édition définitive de L'Education sentimentale, oeuvre réaliste. Comme sa Bovary, celle-ci allait très mal; toujours les "affres du style" le hantaient.<sup>3</sup> Toujours il avait grand dégoût pour son sujet bourgeois. Bientôt il écrit à une amie:

Quel rêveur je suis, en dépit de moi-même. Je commence à être un peu moins découragé. Quand vous me reverrez, j'aurai fait à peu près trois chapitres; trois chapitres, pas plus. Mais j'ai cru mourir de dégoût au premier. Ce qui me désole au fond, c'est la conviction où je suis

---

continué de page 82.

- "C'est peut-être le défaut de ligne droite," dit Frédéric.  
- "Pour toi, cela se peut. Moi, au contraire, j'ai péché par excès de rectitude, sans tenir compte de mille choses secondaires, plus fortes que tout. J'avais trop de logique, et toi de sentiment." Puis, ils accusèrent le hasard, les circonstances, l'époque où ils étaient nés.

1. Supra, page 4.

2. Correspondance V, page 238: fin septembre, 1866, à George Sand. Noter: Flaubert écrivait L'Education sentimentale de 1863 à 1869.

3. Op. cit., page 250: 27 novembre 1866, à George Sand.

de faire une chose inutile, je veux dire contraire au but de l'Art, qui est l'exaltation vague. Or, avec les exigences scientifiques que l'on a maintenant et un sujet bourgeois, la chose me semble radicalement impossible. La beauté n'est pas compatible avec la vie moderne. Aussi est-ce la dernière fois que je m'en mêle; j'en ai assez.<sup>1</sup>

Et à George Sand il écrit:

... Je suis perdu dans un désert.... Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours!

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement! Et puis, il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur.<sup>2</sup>

Mais Flaubert reste fidèle à son nouveau style réaliste, même à son choix de sujets bourgeois, car nous le trouvons qui travaille avec acharnement à son Bouvard et Pécuchet, jusqu'à ses dernières heures.

On sait bien que Flaubert a eu en horreur, dès son adolescence romantique, tout ce qui sentait le bourgeois. Qu'il suffise de nous rappeler sa Petite Comédie bourgeoise<sup>3</sup>, des Oeuvres de Jeunesse inédites, pièce qui satirise le mariage bourgeois. La sixième scène, dit l'auteur, "est toute remplie par un rire de Yuk, qui termina ici la comédie bourgeoise, en ajoutant qu'on eut beaucoup de peine à enterrer le mari, à cause de deux cornes effroyables qui s'élevaient en spirales."<sup>4</sup>

---

1. Correspondance V, page 260: décembre 1866, à Madame Roger des Genettes.

2. Ibid., page 257: décembre 1866, à George Sand.

3. Flaubert: op. cit., T. II, pages 70-75. 1839.

4. Ibid., page 74.

La Correspondance contient beaucoup de boutades flaubertiennes contre les bourgeois.<sup>1</sup> Le dictionnaire des "idées reçues" qui se trouve à la fin de Bouvard et Pécuchet, édition Conard,<sup>2</sup> se développera des observations du collégien devenu presque réaliste. En 1850, il écrit à son ami Bouilhet:

Tu fais bien de songer au dictionnaire des idées reçues. Ce livre complètement fait, et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale... ce serait peut-être une oeuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité.<sup>3</sup>

Enfin, ce dictionnaire sera la trame, pour ainsi dire, de Bouvard et Pécuchet, oeuvre réaliste mais inachevée à la mort de l'auteur en 1880. Le "dictionnaire" lui-même, "un répertoire de la sottise humaine",<sup>4</sup> est proche parent du "Garçon" de la jeunesse de Flaubert. Ce Garçon était un personnage légendaire, créé par

---

1. Par exemple, voir Supra, page 52, contre le bourgeois voyageur. Voir aussi Correspondance III, page 63: Flaubert a en horreur la paternité bourgeoise.

2. Flaubert: Oeuvres Complètes, édition Conard, T.I; pages 415-444. (1923.)

3. Correspondance II, Damas, 4 september 1850. Pages 237-238.

4. Voir Dumesnil: La Publication de 'Madame Bovary', page 47: "Entendez..un répertoire de la sottise humaine...qu'il faudrait écrire de manière que le lecteur ne sache pas 'si l'on s'est ou non f... de lui'... Le dossier des idées reçues fournira de nombreux propos à M.Homais, à Bovary, au curé Bournisien, ultérieurement à Hussonet, à de Cisy et à Frédéric lui-même dans l'Education (1869), ou encore à Bouvard, à Pécuchet et à ceux qui l'entourent (1880)."

Voir aussi Maynial, La Jeunesse de Flaubert, pages 293-296.

Voir Flaubert, Correspondance II, pages 237-238; ibid., page 256; Correspondance III, pages 66, 67; ibid., pages 105, 139, 175, 295; Correspondance IV, page 82.

Le "Dictionnaire" est un appendice de 700 mots, à peu près. Il contient d'odieux truismes, comme par exemple: "Rien n'est absolu; le Mieux est l'ennemi du Bien, Pauvreté n'est pas vice."

le jeune écrivain pour satiriser les bourgeois. Il dit à Chevalier, en 1839:

Le 'Garçon', cette belle création si curieuse à observer sous le point de vue de la philosophie de l'histoire, a subi une addition superbe, c'est la maison du Garçon où sont réunis Horbach (professeur au collège de Rouen), Podesta, Fournier, etc....., et autres brutes.<sup>1</sup>

La note de Conard, page 25 de la Correspondance I, explique que ce "Garçon" est le "type symbolique du bourgeois grotesque conçu par Flaubert et ses amis." De plus, on trouvera ce rire extravagant et ces propos ennuyeux du Garçon chez Homais et chez Bournisien dans Madame Bovary.<sup>2</sup> Homais surtout, le pharmacien bourgeois, dont le modèle était un certain curé de Trouville,<sup>3</sup> fournira une ébauche provisoire et réaliste pour Pécuchet, portrait définitif du commis tant méprisé par Flaubert.<sup>4</sup>

D'ailleurs, il faut remarquer la satire de Flaubert contre les enterrements bourgeois. Voici un morceau pris dans les carnets de Flaubert:

Il a fallu attendre la fin de deux enterrements.  
Rien de religieux. Cela se précipite comme des  
ballots dans une maison de roulage. L'église

---

1. Correspondance I, 13 septembre 1839, à Ernest Chevalier, page 56.

2. Voir Supra, page 85, note 4. Voir aussi Supra, page 33.

3. Maynial, Flaubert et son milieu: pages 173-181: Chapitre intitulé "Genèse d'un épisode de 'Madame Bovary'". Voir Correspondance II, pages 303-304; 314-315; 318; 320. Voir Novembre, dans Oeuvres de Jeunesse inédites, T.II, page 247. Voir Madame Bovary, page 127 (édition Cluny.) Voir Martino, Le Roman réaliste, page 164.

Maynial dit, page 175, op. cit.: "Excluons toute intention malicieuse de la part de Flaubert; mais notons pourtant l'amusante revanche du destin qui prête au pharmacien anticlérical l'authentique propos d'un curé de campagne."

4. Maynial, La Jeunesse de Flaubert: pages 117-119.

est éclairée au gaz comme un café, casino catholique. Ça ne sent même plus jésuite. C'est administratif et chemin de fer. Rien pour le coeur, rien pour la poésie, rien pour la religion. Toute la hideur du monde moderne est là.... Le drame s'en va de ce monde.<sup>1</sup>

Longtemps, Flaubert trouvera dans les funérailles matière à satire. Celles d'Emma s'y prêteront, mais les plus frappantes, ce seront celles de M. Dambreuse:

A part quelques-uns, l'ignorance religieuse de tous était si profonde, que le maître des cérémonies, de temps à autre, leur faisait signe de se lever, de s'agenouiller, de se rasseoir. L'orgue et deux contrebasses alternaient avec leur voix; dans les intervalles de silence, on entendait le marmotement du prêtre à l'autel... Frédéric, pour se distraire, écouta le Dies irae; il considérait les assistants, tâchait de voir les peintures trop élevées qui représentent la vie de Madeleine. Heureusement, Pellerin vint se mettre près de lui, et commença tout de suite, à propos de fresques, une longue dissertation. La cloche tinta. On sortit de l'église... Frédéric put admirer le paysage pendant qu'on prononçait les discours... et tous profitèrent de l'occasion pour tonner contre le Socialisme, dont M. Dambreuse était mort victime... La terre, mêlée de cailloux, retomba; et il ne devait plus en être question dans le monde... Puis les voitures de deuil reconduisirent les bourgeois à leurs affaires, la cérémonie n'avait pas duré trop longtemps; on s'en félicitait.<sup>2</sup>

Voilà de la critique flaubertienne des moeurs contemporaines!

En écrivant L'Education sentimentale, en 1868, le romancier dira de plus:

---

1 . Bertrand, Gustave Flaubert: (Paris, Ollendorff; s.d.) pages 233-234, au sujet d'un enterrement parisien. Voir supra, p. 39, 4<sup>e</sup> note.

2. Flaubert, L'Education sentimentale: (1869): pages 464-467. Comparer Correspondance I, pages 202-203: le réalisme ironique de Flaubert au sujet de la religion bourgeoise, ici le baptême de sa petite nièce, Caroline. Voir supra, pages 38-39.

Je ne pense pas...qu'on soit à la veille d'une guerre religieuse: la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tans pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas!<sup>1</sup>

Et en 1867, Flaubert écrira à George Sand:

Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.... Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.<sup>2</sup>

Surtout, Flaubert a méprisé les honneurs bourgeois, et l'arrivisme indélicat qui mène à ces honneurs. Homais, dans Madame Bovary, servait de plastron aux quolibets flaubertiens, quand il a reçu sa Croix si avidement recherchée;<sup>3</sup> Deslauriers, dans l'Education, symbolise l'arriviste médiocre qui périra sous le scalpel vindicatif de l'anatomiste. Il est intéressant de remarquer une ressemblance entre les arrivistes bourgeois, Frédéric et Deslauriers, et Maxime Du Camp,<sup>4</sup> auteur peu scrupuleux qui gagnera enfin une nomination à l'Académie. La dernière lettre de Flaubert à sa nièce Caroline, en 1880, fait mention du mépris amer du romancier:

---

1. Correspondance V, page 352: le 24 janvier 1868, à Mlle Leroyer de Chantepie.

2. Op. cit., pages 346-347: 18-19 décembre 1867, à George Sand.

3. Madame Bovary, page 366: fin du roman.

4. Colling: Gustave Flaubert (<sup>Paris</sup> Librairie Arthème Fayard, 1941), page 287.

La nomination de Du Camp à l'Académie me plonge dans une rêverie sans bornes et augmente mon dégoût de la capitale! Mes principes n'en sont que renforcés... Et je me répète cette maxime qui est de moi:

"Les honneurs déshonorent,  
Le titre dégrade,  
La fonction abrutit."

Commentaire: impossible de pousser plus loin l'orgueil.<sup>1</sup>

Pour résumer: la haine de la bourgeoisie devient chez Flaubert une obsession sadique; son mépris des moeurs contemporaines, surtout, est presque féroce. Il se dissèque lui-même dans ses personnages, Emma et Frédéric principalement. En écrivant l'Education, il s'écrie:

Le tout ne sera pas fait avant deux ans! et puis, adieu pour jamais aux bourgeois! Rien n'est épuisant comme creuser la bêtise humaine!<sup>2</sup>

Néanmoins, il reviendra bientôt à son sujet détesté dans Bouvard et Pécuchet<sup>3</sup>: toujours, "disséquer est une vengeance".<sup>4</sup>

---

1. Flaubert: Correspondance VIII, pages 406-407: 28 février, 1880.

2. Correspondance V, page 317: à George Sand. 27 juillet 1867.

3. Flaubert a fini L'Education sentimentale en 1869. Il a commencé Bouvard et Pécuchet en 1874. Le 25 juillet 1874, il écrit à Tourgueneff: "Le samedi, 1<sup>er</sup> août, je commence, enfin, Bouvard et Pécuchet! ...Mais quelle peur j'éprouve!... Il me semble que je vais m'embarquer pour un très grand voyage, ... et que je n'en reviendrai pas." Il prédit exactement.

4. Correspondance V, page 347. Voir ibid., page 282: à George Sand (Paris, fin février-début mars 1867), où Flaubert écrit des tristes jours de cette époque-là:

J'aurais besoin (de la resignation) pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à quel point, on en est. La France, qui a été pris quelquefois de la danse de Saint-Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur: peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui "ne marche pas", peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

Cet esprit cynique durera jusqu'à la fin de ses jours. Quelques semaines avant sa mort, le vieux "Nounou" écrira à sa nièce favorite:

La première page de ta lettre... m'a fait grand plaisir, bien qu'elle décelât une souffrance: l'insupportation des Bourgeois! J'ai reconnu mon sang! Comme je comprends ça! La Bêtise me suffoque de plus en plus, ce qui est imbécile, car autant vaut s'indigner contre la pluie!<sup>1</sup>

Mais l'auteur réaliste de l'Education, en gardant l'objectivité parfaite de Madame Bovary, a su dissimuler ses opinions amères; plus que jamais, l'impersonnalité triomphe dans l'Education.<sup>2</sup> Et le réalisme, qui surpasse même celui de la Bovary, nous donne selon Emile Zola "une des conceptions les plus originales, les plus audacieuses, les plus difficiles à réaliser qu'ait tentées notre littérature".<sup>3</sup> Citons encore de cet écrivain le passage suivant:

---

continué de page 89.

Voir aussi Colling, op. cit., page 284:

"L'Education est le roman d'une époque... les historiens soucieux de retrouver l'atmosphère des journées de février s'y réfèrent sans que l'Education soit pour autant un roman historique.

"Une telle formule est beaucoup plus difficile à réaliser qu'on ne l'imagine. Elle suppose le don de faire vivre des abstractions, un sens très sûr des mouvements d'ensemble, une vision également précise du particulier et du général, une faculté créatrice suffisamment forte pour dominer le temps et suffisamment souple pour épouser les courbes d'une durée réelle."

1. Correspondance VIII, page 405: 28 février 1880, à sa nièce Caroline.

2. Colling, Gustave Flaubert: page 288.

3. Repris dans Dumesnil, 'L'Education Sentimentale' de Gustave Flaubert, pages 190-191, où l'auteur cite Zola; texte du Messenger de l'Europe, repris dans Les Romanciers Naturalistes, pages 146 et sq.

Flaubert a voulu peindre ce qu'il a eu sous les yeux, dans les années dont il parle, le continuel avortement humain, le recommencement sans fin de la bêtise.... Sanglante satire, au fond, peinture terrible d'une société effarée, dévoyée, vivant au jour le jour; livre formidable où la platitude est épique, où l'humanité prend une importance de fourmière, où le laid, le gris, le petit, trônent et s'étalent. C'est un temple de marbre élevé à l'impuissance.<sup>1</sup>

## 5. Conclusions

Le réalisme mûr de l'Education sentimentale (1869) n'a pas ajouté grand'chose à celui de Madame Bovary. On trouve dans l'Education, bien entendu, un panorama réaliste bien plus vaste de la société bourgeoise. L'oeuvre est soutenue d'une documentation prodigieuse, méthode réaliste perfectionnée pendant la préparation de Salammô.<sup>2</sup> Cette documentation donne à l'Education sentimentale une objectivité et une exactitude très frappantes. Par exemple, on y trouve le chapitre célèbre qui décrit la révolution de 1848,<sup>3</sup> chapitre d'une grande valeur documentaire du point de vue historique, et important dans le développement de l'histoire de l'éducation sentimentale de Frédéric. Si l'on compare ce chapitre avec "les Comices", la noce normande, le bal au château Vaubyessard, dans Madame Bovary, on comprendra que la méthode de copier d'après la réalité, et de profiter de tout

---

1. Repris dans Duménil, 'l'Education Sentimentale' de Gustave Flaubert, pages 190-191.

2. Shanks, Flaubert's Youth: pages 243-244.

3. l'Education sentimentale (1869): Troisième partie, Chapitre I: pages 349-413. Voir Correspondance V, page 352.

pour faire "marcher" son roman, dure toujours, mais qu'elle s'occupe maintenant des matières en grand,<sup>1</sup> pour créer "cette étude d'une maladie de la volonté dans les classes bourgeoises en France",<sup>2</sup> ce roman d'une époque significative.

De plus, le traitement du romantique, Frédéric, est toujours ironique, mais on y trouve une satire plus âpre. Emma, jeune femme sans fortune, et sans espoirs sociaux, avait connu trop tôt l'isolement, et l'envie d'un sort plus digne de ses talents. La pitié de soi, c'est une passion tragiquement fatale, et très romantique! Mais Flaubert avait sans doute de la sympathie pour Emma, dont la mère est morte, et dont l'époux et le père sont si stupides. Cependant, chez Frédéric, le cas est différent. On note partout un manque de compassion pour le romantique, et une accentuation par l'auteur de tout ce qui est vulgaire et médiocre dans le caractère d'un jeune homme qui recherche la banalité.

Le réalisme de Flaubert, donc, continue la tradition de la Bovary. Dans l'Education sentimentale,<sup>an</sup> remarque l'impersonnalité, dans un roman autobiographique; l'objectivité et l'étude de moeurs et l'évocation historique, grâce à la documentation extraordinaire; et la satire pessimiste des bêtises bourgeoises. Surtout, on reconnaît le génie flaubertien: l'Art pour l'Art, c'est la règle

---

1. Colling, Gustave Flaubert: pages 262-263: méthode de documentation et de recherche. Voir Martino, Le Roman réaliste: page 164.

2. Ibid., page 284.

de son style clair et de plus en plus dénué de lyrisme.<sup>1</sup>  
L'écrivain de ce réalisme mûr est toujours le romantique  
désillusionné, toujours le satiriste, qui vit caché en ses  
personnages.<sup>2</sup> Point culminant, c'est l'influence de ses  
deux grands romans réalistes, Madame Bovary et l'Education  
sentimentale, qui ont été pour le monde des modèles incom-  
parables de ce qui est devenu le roman moderne.

---

1. Supra, pages 4-5.

2. Shanks, Flaubert's Youth: page 244.  
Colling, Gustave Flaubert: pages 285-288.

## EPILOGUE

Il nous reste à constater ce qu'est devenu le réalisme flaubertien, après l'Education sentimentale de 1869, et à noter un jugement intéressant donné par Flaubert lui-même à propos de ce réalisme.

D'abord, les dernières années de l'écrivain nous révèlent "un grand et grave artiste", qui "a obtenu naturellement une manière neuve, une originalité réelle."<sup>1</sup> Toujours réaliste esthétique, toujours romantique au fond, il continue l'étude analytique de son "moi" à travers ses nouveaux personnages, Bouvard et Pécuchet, quand la mort coupe en travers son roman.<sup>2</sup> Cependant, la plus grande partie de l'oeuvre est finie: ainsi, nous pouvons constater que le réalisme misanthropique de Flaubert est devenu grotesque, dans ses imbéciles commis-bourgeois, et que la satire sadique de tout ce qu'il y a de vulgaire et de laid, dans les affaires bourgeois, devient une obsession de plus en plus forte.<sup>3</sup>

De plus, quelque chose manque à ce réalisme: c'est la reconnaissance du bon, du beau, chez les humains.<sup>4</sup> Au sujet de ce défaut, Cuvillier-Fleury dit:

---

1. Martino, Le Roman réaliste, page 158.

2. Bouvard et Pécuchet: oeuvre posthume (1881). (Paris: Conard, 1923.) Roman inachevé; voir Colling, Gustave Flaubert, pages 373-374: le plan laissé, et ce qu'il y a de recherches y faites par René Descharmes et par René Duménil. Flaubert est mort en mai, 1880.

3. Dilettantes inutiles, les deux bonshommes se détournent de leurs pupitres pour se livrer à l'étude des sciences naturelles, de l'archéologie, de l'histoire, de l'art des romans et des drames; alors, après la révolution de 1848, ils aspirent à la députation, et alors s'occupent de gymnastique, de spiritisme, d'éducation des enfants, de religion. Enfin, selon le plan, ils reviennent à leurs pupitres: ils copieront les bêtises bourgeoises, peut-être? Cela ne se voit pas. Voir Colling, op. cit., page 374.

4. Brunetière, Le Roman naturaliste: (Paris: Calmann-Lévy, s.d.), page 200.

(Flaubert) touche à tout, et il flétrit tout. Il a la rage d'abaisser ce qui s'élève, d'éteindre ce qui brille, la science, le talent, le patriotisme, l'indépendance, la noblesse, la pudeur, la fortune bien acquise, l'élégance courtoise, les grandes vertus comme les petites... C'est la satire... froide, impersonnelle, nullement gaie, mais nullement railleuse, la satire réaliste sans un cri du coeur, sans une émotion... <sup>1</sup>

D'ailleurs, le jugement de Flaubert lui-même à propos de son oeuvre réaliste n'est pas clair. Dans une lettre à Tourgueneff, <sup>2</sup> il a qualifié de "bavardage" et de "bêtise dégoûtante" cette opinion sur Madame Bovary donnée en 1876 par Montégut, un critique digne de confiance, dans la Revue des Deux Mondes:

Madame Bovary a été, en toute réalité, pour le faux idéal mis à la mode par l'école romantique et pour la dangereuse sentimentalité qui en était la conséquence, ce que Don Quichotte a été pour la manie chevaleresque trop longtemps prolongée de l'Espagne, ou encore ce que les Précieuses ridicules et les Femmes savantes de Molière ont été pour l'influence de l'Hôtel de Rambouillet... Gustave Flaubert a ruiné le faux idéal mis au monde par (l'école romantique); c'est avec les ressources mêmes de l'imagination qu'il a peint les vices et les erreurs de l'imagination. <sup>2</sup>

Pourquoi Flaubert, tout en admettant qu'il n'était pas modeste, a-t-il "rougi de honte", <sup>2</sup> lui tout seul dans son cabinet, en lisant ce jugement-là? Est-ce qu'il se souvenait de la sympathie avec laquelle il avait traité son "moi" romantique dans les Oeuvres de Jeunesse inédites, surtout dans Novembre? Regrettait-il d'avoir exploité la même matière autobiographique pour attaquer le romantisme? Anatomiste littéraire par ex-

---

1. Cité par Weinberg, French Realism, the Critical Reaction, page 171.

2. Lettres inédites à Tourgueneff (Monaco: Editions Du Rocher, 1946.) (Notes par Gérard-Gailly.) Décembre 1876. Pages 122-123, surtout la note, page 123.

Voir Correspondance VII, page 369: même lettre, sans citation de Montégut notée.

Ibid., page 285, le 6 février 1876, à George Sand: "Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le réalisme, bien qu'on m'en fasse un des pontifes."

cellence, se reprochait-il la trahison des fantômes du "Fou" de sa propre jeunesse? On ne le sait pas. <sup>1</sup>

D'autre part, à cette époque-là Flaubert s'attendrissait sur ses souvenirs de Trouville, et sur la mort de son amie, George Sand. Il se sentait seul. Tourmenté d'embarras pécuniaires, il vivait en petit bourgeois à Croisset. Il regrettait le passé. Comme Frédéric et Deslauriers, à la fin de L'Education sentimentale, il exhumait sans doute sa jeunesse, et les jours "de meilleur", <sup>2</sup> en soupirant:

Oh! si l'on pouvait extraire de soi tout ce qui y est et faire un être avec la pensée seule! si l'on pouvait tenir son fantôme dans les mains et le toucher au front, au lieu de perdre dans l'air tant de caresses et tant de soupirs! Loin de là, la mémoire

---

1. A ce temps-là, Flaubert écrivait son Histoire d'un coeur simple; voir Trois Contes, pages 3-64, dans les Oeuvres Complètes de Gustave Flaubert (Paris: Conard, 1928). Note, page 65: "Flaubert connut dans l'intimité les personnages de Un Coeur Simple... Ecrite sous l'empire du découragement, cette nouvelle lui procura les émotions qu'on éprouve en remontant le cours de sa vie." (Conard.)

Correspondance VII, page 307: Flaubert écrit de cette histoire: "(Elle) est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne, (Félicité), dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler et, en mourant à son tour, elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même. Hélas! oui, l'autre samedi, à l'enterrement de George Sand, j'ai éclaté en sanglots, en embrassant la petite Aurore, puis en voyant le cercueil de ma vieille amie." -Ecrite à Madame Roger des Genettes, 19 juin 1876, pour lui expliquer ce nouveau conte, qui est d'un style très réaliste et d'un ton très impersonnel.

Op. cit., pages 295-296, à la même, du même conte: "Pour avoir des documents j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Évêque et à Honfleur! Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs."

2. L'Education sentimentale (1869), pages 518-520.

oublie et l'image s'efface, tandis que l'acharnement de la douleur reste en vous. C'est pour me la rappeler que j'ai écrit ce qui précède, espérant que les mots me la feraient revivre; j'y ai échoué: j'en sais bien plus que je n'en ai dit. <sup>1</sup>

Nous avons tâché de suivre pas à pas dans cette thèse la genèse du réalisme flaubertien. Fatigué du romantisme excessif des juvenilia, et doué d'une admiration profonde pour un beau style net, le jeune auteur s'approche peu à peu du réalisme. A travers sa première Education sentimentale (1845), la satire du romantique se fait voir; dans Par les Champs et par les Grèves, commencent la documentation réaliste et le style plus retenu. Toujours il emprunte sans scrupules ses matières aux juvenilia, mais il les présente sans le ton sympathique de ses oeuvres de jeunesse romantiques, et sans leur lyrisme effréné, caractéristiques qui sont remplacées par l'ironie, par l'impersonnalité, et par la recherche du "mot juste". Ce n'est qu'après ce "long sacrifice" du "moi" romantique à la rude besogne du réalisme discipliné que sont nés ses chefs-d'oeuvre, Madame Bovary et l'Education sentimentale (1869).

---

1. Novembre (1842), dans Oeuvres de Jeunesse inédites, t. II, p.237.

## BIBLIOGRAPHIE

### OEUVRES DE FLAUBERT:

Editions des oeuvres de Flaubert consultées:

Bouvard et Pécuchet, roman inachevé. En Appendice: Dictionnaire des idées reçues. Paris: Conard, 1923. Dans Oeuvres Complètes de Gustave Flaubert. (Nouvelle édition, augmentée.)

Correspondance: Séries I à VIII; Tome IX, Index. Paris: Conard, 1927.  
Dans Oeuvres Complètes de Gustave Flaubert.

L'Education sentimentale (Histoire d'un jeune homme). Paris: Eugène Fasquelle, éditeur; Bibliothèque-Charpentier, 1912.

Lettres inédites à Tourgueneff (Présentation et notes par Gérard-Gailly). Monaco: Editions Du Rocher, 1946.

Madame Bovary (Moeurs de province). Paris: Editions de Cluny, s.d.

Notes de Voyage: Tomes I, II. Paris: Conard, 1926.

Oeuvres de Jeunesse inédites: Tomes I, II, III. (t.III: la première Education sentimentale.) Paris: Conard, 1910.

Par les Champs et par les Grèves. Paris: Charpentier, 1914.

Tentation de Saint-Antoine, La Première (1849). Paris: Charpentier, 1908.

Trois Contes: Histoire d'un coeur simple, pp. 3-64, et Note, p. 65.  
Paris: Conard, 1928. Dans Oeuvres Complètes de Gustave Flaubert.

### ETUDES CRITIQUES ET GENERALES:

Albalat, Gustave, Gustave Flaubert et ses amis (avec des lettres inédites). Paris: Plon, 1927.

Bertrand, Louis, Gustave Flaubert. Paris: Ollendorff, s.d.

Brunetière, Ferdinand, Le Roman naturaliste. Paris: Calmann-Lévy, s.d.

Colling, Alfred, Gustave Flaubert. Paris: Librairie Arthème Fayard, 1941.

Commanville, Caroline, Souvenirs intimes (Préface à la première série de la Correspondance de Flaubert). Paris: Conard, 1927.

- Dargan, Crain and others, Studies in Balzac's Realism. Chicago: University of Chicago Press, 1932.
- Dumesnil, René, 'L'Education sentimentale' de Gustave Flaubert (1869). Paris: Malfère, 1936.
- Dumesnil, René, Flaubert et 'L'Education sentimentale'. Paris: Société les Belles Lettres, 1943. (Collection de documents des "textes français" publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé.)
- Dumesnil, René, Flaubert et 'Madame Bovary'. Paris: Société les Belles Lettres, 1944. (Collection de documents des "textes français" publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé.)
- Dumesnil, René, Gustave Flaubert, l'homme et l'oeuvre. Paris: Desclée de Brouwer et Cie., 1932.
- Dumesnil, René, La Publication de 'Madame Bovary'. Amiens: Editions Edgar Malfère, 1928.
- Faguet, Emile, Flaubert (3<sup>e</sup> édition). Paris: Librairie Hachette et Cie., 1913.
- Gérard-Gailly, Emile, Le Grand amour de Gustave Flaubert. (Aubier: Editions Montaigne, s.d.?- après 1932.)
- Jackson, Joseph F., (Assistant Professor of French, Yale University), Louise Colet (et ses amis littéraires). New Haven: Yale University Press, 1937.
- Maigron, L., Le Romantisme et les moeurs. Paris: Champion, 1910.
- Martino, Pierre, Le Roman réaliste (sous le Second Empire). Paris: Librairie Hachette et Cie., 1913.
- Maynial, Edouard, Flaubert (à la gloire de). Paris: Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1943.
- Maynial, Edouard, Flaubert et son milieu. Paris: Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1927.
- Maynial, Edouard, La Jeunesse de Flaubert. Paris: Mercure de France, 1913.
- Murry, J. Middleton, Countries of the Mind (pages 205-226: Flaubert). London: Collins and Sons, Ltd., n.d.
- Peyre, Henri, Le Classicisme français. New York: Editions de La Maison Française, Inc., 1942.

- Pommier, Jean et Leleu, Gabrielle, Madame Bovary (Nouvelle version précédée des scénarios inédits). Paris: Librairie José Corti, 1949.
- Praz, Mario, The Romantic Agony (pages 153-162: sadism of Flaubert). (Translated from Italian by Angus Davidson). London: Oxford University Press, 1933.
- Seillière, Ernest A., Le Romantisme des Réalistes. Paris: Plon-Nourrit et Cie., 1914.
- Shanks, L. Piaget, Flaubert's Youth (1821-1845). Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1927.
- Steegmüller, F., Flaubert and "Madame Bovary" (A Double Portrait). New York: The Viking Press, 1939.
- Thibaudet, A., Gustave Flaubert. Paris: Plon-Nourrit et Cie., 1922.
- Weinberg, Bernard, French Realism: the Critical Reaction, 1830-1870. (Modern Language Association of America). London: Oxford University Press, 1937. Notes: Chapter 2: Balzac; Chapter 5: Theory and Opposition; Chapter 8 (pp. 159-173): Flaubert.